

**ANNALES**

DE LA

**PROPAGATION DE LA FOI**

POUR LES

**PROVINCES DE QUÉBEC ET DE MONTRÉAL**

---

**NOUVELLE SÉRIE**

---

**CENT VINGT-HUITIÈME NUMÉRO**

---

**JUIN 1919**



**MONTRÉAL**

**ARBOUR & DUPONT, imprimeurs, 249 est, rue LaGauchetière**

*Permis d'imprimer :*

† PAUL, ARCH. DE MONTRÉAL.

Le

Com

31 n

comme

Dieu

Avar

tinée de

tal com

connaiss

temps, j

la fièvre

" — C

me recor

<sup>1</sup> Voir le

ASIE

---

## Le Journal d'une Infirmière

AU PAYS DES RAJAHS ET DES PARIAS <sup>1</sup>

---

Communication du R. P. ROSSILLON, de la Société  
de Saint-François d'Ancecy, vicaire général  
de Vizagapatam

(SUITE ET FIN)

---

31 mai. — Le mois de mai m'aura apporté une joie peu  
commune... je viens de baptiser une musulmane !

Dieu prend ses élus partout.

Avant d'y être admise comme malade, l'heureuse prédés-  
tinée dont je veux vous parler avait fait un séjour à l'hôpi-  
tal comme servante d'une dame qui était morte. Elle me  
connaissait donc. Mais, l'ayant perdue de vue depuis quelque  
temps, je ne la reconnus pas tout d'abord, d'autant plus que  
la fièvre l'avait réduite à l'état de squelette.

— Comment, ma Soeur, me dit-elle tristement, vous ne  
me reconnaissez pas ?...

---

<sup>1</sup> Voir le numéro de février 1919.

“ — Mais non !... qui êtes-vous donc ?

“ — *L'ayah* (servante) de Madame X... J'ai tenu à venir ici pour que vous me donniez “ le bon esprit ” ; je veux mourir chrétienne. Vous êtes trop charitable pour que votre religion ne soit pas véritable ”.

En entendant ce compliment, je ne pus m'empêcher de sourire.

\* \* \*

Le sourire ! On a quelquefois bien de la peine à fleurir le dévouement d'un sourire gracieux !

Je n'ai jamais oublié la réponse qu'une novice fit un jour à un étranger qui lui demandait des détails sur la vie du noviciat. Il trouvait bien rude, bien difficile à pratiquer l'acceptation des mille petits sacrifices qui constituent la trame de la vie des couvents.

“ — On n'est vraiment une bonne religieuse qu'à ce prix.

“ — Et jusqu'à quand cette formation continue-t-elle ? demanda-t-il.

“ — Jusqu'au sourire ! ” répartit la novice.

Jusqu'au sourire ! Le sourire naturel, journalier, devant le sacrifice, est certainement un signe que la formation est suffisante. De même qu'il gagne le cœur de Dieu, il finit par gagner celui des malades. Mais qu'il demande d'humilité et d'abandon, ce sourire ! On sourit, ou plutôt on tâche de sourire à la vie comme à la mort. Y réussit-on toujours ? Il faut que le soleil divin ait pénétré bien avant dans l'âme pour que le sourire puisse s'épanouir en roses durables sur les lèvres... Mais je m'égare dans ma digression... je m'oublie...

XVI

15 juin. — Depuis trois semaines de gros nuages venus de l'Ouest allaient, venaient, se tassaient dans le ciel. L'atmosphère était humide et lourde. C'étaient les signes avant-coureurs de la " mousson " (saison des pluies).

Elle s'est déclarée aujourd'hui et tout le pays est inondé. Des nuages semblables à d'immenses pièces de cotonnades écrues couvrent le flanc des montagnes. Au loin, la mer est verte avec des flocons blancs ça et là.

\* \* \*

Attendons-nous à voir les salles de l'hôpital se remplir. En effet, sous les tropiques, le changement de saison est toujours une époque critique. Sous l'action de la pluie, les miasmes montent de la terre surchauffée ; des odeurs nauséabondes circulent en vagues mortelles dans l'air. Mal nourris, affaiblis par la misère, les pauvres Hindous sont une proie tout indiquée aux épidémies de choléra, de dyssentérie et de vérole, toujours à l'état endémique dans le pays. L'atmosphère humide et chaude, lourde d'effluves fétides, est éminemment propice à l'éclosion des pires microbes.

C'est généralement au commencement de la mousson que Dieu nous demande le sacrifice de nos missionnaires et religieuses anémiés. Heureux ceux qui sont à l'abri dans de bonnes maisons !

\* \* \*

27 juin — Les malades arrivent. A les entendre, chacun d'eux est affligé de cinq à six maladies mortelles. C'est donc cinq à six remèdes qu'ils réclament à la fois... un remède pour chaque maladie ! Ils demandent qu'on poursuive simultanément les germes morbides dans les diverses parties de leur corps, et, pour cela, leur faire avaler une bonne demi-douzaine de médecines ayant chacune pour consigne de débarrasser le corps d'un malaise déterminé.

Et il faut que la cure marche rapidement ; autrement la confiance des malades est ébranlée. Très souvent, la cure marche si fort que l'action des médecines coalisées mène le client droit au champ de crémation.

## XVII

Pauvres Hindous ! Peuple, englué. — semble-t-il — à jamais dans ses antiques croyances. Mais non, puisque la grâce fait parfois des conquêtes dans son sein. Ainsi nous avons eu plusieurs baptêmes en ces temps derniers.

Deux cas m'ont profondément émue.

Une jeune fille, qui travaillait dans une usine à décortiquer le riz, eut les membres pris dans l'engrenage d'une machine qui la broya à moitié. Elle avait encore sa connaissance quand on nous l'amena. La chirurgie la plus expérimentée ne pouvait rien pour sauver son corps.

Mais nous avions pour son âme un infallible dictame. Quand elle prit son vol pour l'au delà, elle était régénérée dans les eaux de la vie éternelle.

Pauvre et chère Jeanne ! . . .

• • •

Et ma pauvre et chère Françoise ! En quel affreux état n'était-elle pas quand on nous l'apporta !

De son corps en décomposition, se dégageait une puanteur sans nom, pénétrant tout ce qui l'approchait et faisant fuir tout le monde... On dut la coucher en plein air pour que son infection fût moins incommodante.

Ah ! c'est là qu'il était difficile d'avoir le sourire ! — Je crois y avoir cependant réussi — pas moi, mais la grâce de Dieu avec moi !... Pour trouver des pépites d'or, on brise tous les obstacles, on brave tous les dangers, on s'expose à tous les maux. Une âme ne vaut-elle pas infiniment plus que l'or de l'univers entier ?

Toute guérison est impossible. La mourante, emprisonnée dans ce cadavre vivant, se sait perdue ; mais elle ne pousse aucune plainte. Elle salue l'approche du trépas avec la résignation mêlée de fanatisme que l'on rencontre au fond de toutes les âmes indiennes.

L'heure était venue où elle allait changer son nom païen contre le nom de Françoise. Quand le corps a été labouré longuement par l'épreuve, l'âme, fleur immortelle, s'épanouit tout naturellement aux rayons de la grâce. Fortifiée par les espérances infinies de la foi chrétienne, elle n'eut point de peine à abandonner aux fossoyeurs son fardeau de misère. Elle s'en alla, joyeuse, au pays où les pires souffrances se changent en ineffables joies.

## XVIII

*12 juillet.* — La pluie tombe... tombe... et chacun s'en réjouit. C'est excellent. L'Inde n'est pas belle à voir quand il n'y pleut pas. Une sécheresse un peu prolongée

a pour conséquence la stérilité suivie de la famine avec son cortège de misères.

Malgré toutes les précautions prises, nous avons quelques cas de choléra. Rien qu'à entendre ce mot, les gens sont affolés de peur. On s'efforce même de ne le jamais prononcer ; au lieu de dire *vanti bédi* (choléra), on dit *rogamou* (la maladie).

Quand on n'a jamais vu des cholériques de près, on a des appréhensions. Mais une fois la connaissance faite, on les traite comme tous les autres malades. Il y a cependant, des précautions à prendre. Il faut éviter tout contact direct avec eux et se munir de désinfectants pour les approcher. moyennant ces mesures prophylactiques, on n'a pas à redouter la contamination. La vérole noire est bien plus répugnante et plus contagieuse.

Vérole, choléra, peste, dysenterie, voilà des monstres effrayants ! Mais on a des armes contre eux. On a surtout, pour le combattre efficacement, l'élixir de la confiance en Dieu.

\* \* \*

4 août. — Même avec la pluie, les chaleurs se font vivement sentir. Il est merveilleux que nos santés n'en soient pas plus incommodées. A vrai dire, nous n'avons pas le temps d'être malades. Le bon Dieu le sait ! Qui nous remplacerait dans nos emplois ?

En ces derniers jours, quelques décès ont été enregistrés. Hélas ! Tous ces défunts sont partis pour l'éternité sans avoir ouvert les yeux à la vraie lumière... Ils sont allés

“ retrouver leurs ancêtres ” au pays d'où l'on ne revient pas.

Tous ces morts appartenaient aux classes pauvres et ignorantes. Les gens de la campagne n'ont, ici, pour religion qu'un ramassis de contradictions et de légendes invraisemblables. Ils ignorent les subtiles théories des lettrés. La vie et la mort sont pour eux des livres fermés.

Quand je les vois s'en aller ainsi dans l'au-de là sans consolations et sans espoir surnaturels, mon âme est profondément attristée : “ Pourquoi n'ai-je pu leur éviter ce malheur ?... ” On prétend qu'on s'habitue à tout. Pourtant, depuis que je suis ici, j'éprouve toujours dans l'intime de mon être comme un déchirement quand je vois ces pauvres malades entrer ainsi dans l'éternité. Non, je ne m'habituerai jamais à ces départs si attristants !

## XIX

*20 août.* — Un de nos docteurs vient d'être envoyé dans un autre hôpital. C'était un païen mais un homme bon et dévoué.

Il était fort affecté de son départ... Et savez-vous la cause principale de son chagrin en nous quittant ! C'est que, là-bas, il ne trouverait pas de religieuses pour soigner ses malades... Ce sentiment n'est-il pas touchant chez un païen ?

Beaucoup de ses collègues lui ressemblent. Et dire qu'eux aussi, avec toute leur science et leur amabilité, en sont encore à chercher la lumière !...

\* \* \*

8 septembre. — Des visites, des visites !... Quel plaisir de voir des figures aimées, de recevoir en notre " cité dolente " des personnes en bonne santé !

Nos visiteurs et visiteuses ne peuvent s'empêcher de sourire en nous voyant circuler dans les salles, traverser les cours, monter, descendre, habillées à la mexicaine. Notre costume est blanc, et sur le voile blanc, pour mettre " tout l'édifice à l'ombre ", est posée une espèce de *sombrero* en *pith* (liège), recouvert de toile blanche.

\* \* \*

Dans l'Inde il ne faut pas braver le soleil, les bravades pouvant coûter la vie : une insolation et c'est fini.

Autrefois je riais quand on me racontait que, dans les pays chauds on ferait cuire un œuf en l'exposant au soleil sur une terrasse en plein midi ; aujourd'hui je ne doute plus. Sans avoir essayé, je crois qu'on prendrait une bonne cuite s'il fallait tenir une heure dans notre cour en plein midi ! Avec un gros chapeau on ne craint rien, surtout s'il couvre bien la nuque et que les yeux soient protégés par des lunettes-conserves.

## XX

15 septembre. — Un accident terrible vient de se produire.

Daniel, un de nos catéchistes, qui s'était engagé imprudemment sur la voie du chemin de fer, ayant fait une chute malencontreuse sans pouvoir se dégager aussitôt, a eu les deux jambes coupées par une locomotive.

On nous apporta dans une couverture son pauvre corps

muilé et inanimé. Le bon Daniel était mort en route. C'était un chrétien solide et exemplaire.

\* \* \*

*30 septembre.* — Depuis un certain temps nous avons eu quelques catholiques à l'hôpital.

C'est un plaisir de les soigner. Au point de vue religieux nous sommes tout à fait à l'aise avec eux. De plus quand ils sont foncièrement bons, leur exemple est un apostolat qui ne peut manquer de faire du bien autour d'eux.

Les païens, quels que soient leurs préjugés, reconnaissent tous la sublimité de notre sainte religion et la beauté de ses cérémonies.

S'ils ne se convertissent pas, ce n'est point par dédain, c'est — je l'ai déjà dit — par crainte de perdre leur caste. " On nous mettra hors de caste . . . Que diront nos parents, nos amis ? . . . Nous serons déshonorés dans notre village . . ." Tels sont les prétextes ordinaires.

D'autres sont effrayés à la pensée d'être privés des cérémonies funéraires qui se célèbrent en communion avec les ancêtres.

" — Je ne veux pas être enterré, disent-ils. Je veux qu'on me brûle quand " j'aurai fait mon temps " .

\* \* \*

Cependant la cérémonie de la crémation n'a rien de bien imposant. Le cœur se serre quand on rencontre ces misérables cortèges. En tête, le plus proche parent porte le feu sacré dans un pot de terre. Vient le corps, enveloppé d'une

toile neuve, passé au safran et lié sur une civière de bambou portée par quatre hommes de la caste. Suit un groupe d'hommes représentant la caste et la parenté. Ils sont affublés, ce jour-là, de haillons sordides. C'est qu'au retour ils seront impurs et devront immédiatement prendre un bain et changer d'habits. Les femmes ne se mêlent jamais aux cortèges funèbres. Elles se lamentent à la maison, comme les pleureuses antiques. Arrivé au champ des morts, le cadavre est déposé sur un bûcher élevé à la hâte, plus ou moins orné, selon les moyens de la famille. Les dernières cérémonies funéraires accomplies, le feu est mis au bûcher par le fils aîné. C'est ainsi qu'il devient le "sauveur" de son père.

Au bout de deux heures, ce qui était un homme est devenu cendre. Cette cendre est ramassée en un petit tas qui sera déposé à proximité du village et sera respectée des passants.

Ce n'est pas sans une certaine mélancolie que l'on aperçoit de-ci de-là ces "petits amas" de cendres sans nom, sans ordre. C'est tout ce qui reste d'une génération !

Pour l'Hindou, le plus ou moins de solennité d'une cérémonie n'est rien ; la cérémonie elle-même est tout. C'est par elle qu'il communique à sa race, à sa caste ; c'est par elle qu'il croit obtenir de se rendre là où sont tous ceux qui l'ont accomplie . . .

\* \* \*

8 octobre. — Nous avons eu la joie de soigner un officier anglais catholique.

Que de fois nous avons parlé de la guerre, de cette guerre où tant de familles françaises et anglaises étaient engagées ! En la personne de cet officier, nous étions heureuses de faire quelque chose directement pour l'armée. En le voyant, nous pensions à tous les braves tombés sur les champs de bataille de la France. Amis lecteurs, parmi eux, ne comptez-vous pas des parents ou des amis ?

## XXI

14 octobre. — Un baptême d'enfant a fait repasser devant mes yeux la figure énergique et calme d'une de nos baptiseuses, Sœur M.-L. X. . . , morte il a quelques jours. Sa carrière fut courte mais bien remplie. Pendant dix ans, elle n'a vécu que pour peupler le ciel de chérubins, allant de hutte en hutte à la recherche des petits moribonds, bercant dans son amour et son dévouement de mère des myriades d'enfants ! Elle était connue de 50 kilomètres à la ronde. On savait à quelle époque sa petite charrette à bœufs passait sur telle et telle route et, quand elle arrivait dans un village, toutes les mamans l'assiégeaient afin d'avoir " une bonne médecine " pour leurs enfants. Avec la médecine du corps, elle donnait la médecine de l'âme. Et après une campagne de quinze jours, trois semaines, elle revenait invisiblement accompagnée d'une volée de petits anges qui s'étaient levés sur ses pas. Elle payait ses baptêmes par un mois de fièvre et de dyssenterie ; mais elle en riait, et elle repartait sans être bien guérie. C'est ainsi

qu'elle " brûla la chandelle par les deux bouts ", comme on dit. Après sa dernière campagne, elle se coucha pour ne plus se relever. Sœur M.-L. X... est partie, elle est allée revoir ses anges. Qui la remplacera ?...

## XXII

3 novembre. — La saison des pluies est finie.

Le ciel est de nouveau d'un bleu profond, mais plus tendre qu'au temps des chaleurs. Le matin on commence à avoir comme des sensations de froid en marchant dans la rosée.

L'hiver indien s'annonce, hiver tout relatif puisque le thermomètre ne descendra jamais plus bas que 10 degrés au-dessus de 0. C'est la belle saison pour les Européens. Ils en profitent pour voyager.

\* \* \*

Cette belle saison, nous la passerons ici comme les autres. L'hôpital est notre champ de repos aussi bien que notre champ de bataille. Nous n'entendons pas la terrible musique des canons et des mitrailleuses ; mais la plainte des malades et le râle des mourants sont l'attristante harmonie qui résonne à nos oreilles tous les jours.

Nos salles ne désemploient guère. La procession douloureuse va, vient, s'allonge, n'a jamais fini de défiler. Il n'y a que nous à rester toujours en place, astreintes à la même besogne, soignant les mêmes maladies, faisant les infirmières, les servantes, les " mamans ".

Mais nous sommes heureuses de cette servitude qui nous unit moralement à nos sœurs de France, les héroïques infirmières des victimes de la guerre. Quels que soient leurs costumes et leurs noms, il nous semble que notre dévouement ne fait qu'un avec le leur et qu'il s'en va grossir le poids d'expiation et d'amour qui, tôt ou tard, fera pencher la balance en faveur de la justice et du droit.

Nous sommes filles de Dieu, mais aussi filles de France, heureuses à ce double titre de travailler au service de l'Angleterre dont la cause se trouve, depuis l'origine de ce conflit, liée avec celle de notre chère patrie. Depuis longtemps les missionnaires ont un souvenir devant Dieu pour ce noble pays à cause de la liberté qu'il accorde à son Église.

\* \* \*

*18 novembre.* — L'Inde compte, dit-on, vingt millions de veuves. Nous en avons souvent à l'hôpital. Après la guerre, l'Europe va-t-elle rivaliser avec l'Inde? . . . Pauvres cœurs brisés ! On parlait hier devant moi des milliers de femmes en deuil que la mort d'un être très cher a quelque peu désemparées, et quelqu'un demanda : " Que vont-elles faire désormais ? Il y a en elles des réserves de dévouement et d'énergies capables de sauver un pays " .

J'ai une réponse, à moi, que j'ose exprimer et qui n'est qu'un vœu. Je souhaite que les plus généreuses et les plus vaillantes de ces âmes entendent l'appel de la grâce et se donnent à Dieu dans la vocation de l'apostolat. Il y a dans les missions tant d'âmes qui les appellent à leur secours ! . .

XXIII

9 décembre. — Voici poindre la fin de l'année. Depuis notre entrée ici, une année s'est donc passée. Sans présomption nous pouvons dire qu'elle a été bien remplie ; autant que l'humaine faiblesse nous l'a permis, nous avons fait notre devoir.

Avons-nous répondu à l'attente de ceux qui nous ont appelées ? Est-on content de nos services ? Il semble que oui. Il y a quelques jours, nous avons reçu la visite de l'inspecteur général des hôpitaux de la Présidence. Il nous a témoigné sa satisfaction. On a constaté qu'un plus grand nombre de malades ont été soignés avec moins de frais que par le passé.

Mais Dieu seul a compté nos allées et venues, nos veilles, nos paroles d'encouragement, nos sourires, fruit d'efforts constants. . . Seul Celui pour la gloire de qui tout a été fait connaît nos sacrifices. S'il y eut des jours où la volonté fut chancelante, l'âme fatiguée, le corps appesanti, le tabernacle était là. . . il a suffi, il suffira toujours. . . !

\* \* \*

Après Noël nous aurons huit jours de vacances pour faire notre retraite annuelle.

Nous soupirons d'avance vers cette solitude et cette tranquillité, le tête à tête avec Dieu.

La chanson douloureuse de la souffrance humaine finirait par détendre les ressorts de l'âme si l'on ne trouvait le moyen de s'y soustraire pour un temps et de se retremper dans le surnaturel.

CONCLUSION

J'arrête ici le journal de " l'Infirmière des missions ". Je regrette de n'avoir pu donner que des fragments, des tranches d'une vie si pleine et si bonne. Tels quels, auront-ils eu le don d'intéresser, voire même de plaire ?

Bien différent de tant de carnets publiés en ces deux dernières années, celui-ci ne sent ni la poudre ni les balles. Il s'en dégage pourtant un parfum qui fut toujours précieux dans l'histoire des hommes, celui du sacrifice et du sacrifice joyeux... qualité du sacrifice français. Comme je vous en ai prévenu, je ne dirai ni le nom de mon infirmière ni celui de l'hôpital où, avec ses mains et son cœur, elle a soigné tant de membres souffrants et pansé délicatement tant d'âmes dont un grand nombre ont répondu à son amour et la bénissent en ce moment.

Et puis, pourquoi lui aurai-je donné un nom, à mon infirmière ? Au fond elle s'appelle *légion*. C'est la légion de toutes les femmes généreuses qui, joyeusement, donnent leur vie pour Dieu dans les champs brûlants ou glacés de l'apostolat. Toutes, en leur genre et en leur vocation, font ce que celle-ci a fait ; toutes se sacrifient sans arrière-pensée pour leur Maître et pour les âmes, ce qui est encore une manière de se sacrifier pour la France, la grande nourricière des missions.

\* \* \*

Elles se sacrifient par vocation, comme les soldats dans la tranchée. Elles ne demandent à Celui qui les a appelées que le courage et la force d'accomplir leur œuvre sainte

jusqu'au bout. Cette force, elles la trouvent dans l'Eucharistie.

C'est pour elles que Taine a écrit ces nobles paroles :

“ Les humbles vierges condamnées par leurs vœux à vivre dans les hôpitaux et les prisons, dans cet égout toujours coulant de boue humaine, sentent parfois leur cœur défaillir ; par bonheur, on leur ménage dans un coin une petite chapelle ; elles y vont prier et, au bout d'un quart d'heure elles ont refait leur provision de courage et de douceur. Voulez-vous savoir le secret de cette vie ? Ce secret, le voici : c'est Jésus Christ reçu, aimé, servi dans l'Eucharistie. ”

Oui, cette compagnie du Christ au milieu d'elles suffit pour leur mettre le sourire aux lèvres.

Sans doute elles aiment voir les âmes répondre à leur amour et à leur dévouement. Elles en remercient Dieu quand il leur accorde cette récompense, cette consolation cet encouragement ; mais elles ne se plaignent point quand les bénéficiaires de leur dévouement restent silencieux et meurent dans les ténèbres.

Elles ont trop de respect pour les âmes, elles connaissent trop leur grandeur, elles sont trop pénétrées du grand mystère de la conversion pour témoigner à ces âmes moins d'amour et de sollicitude, leur donner moins de soins et moins de compassion qu'aux autres. Elles les sentent trop infortunées pour les aimer moins. Et puis, même ces âmes souffrantes, où s'en vont-elles ? Elles appartiennent à Dieu. Il reste leur Juge, cela suffit. Une fois qu'elles ont rejeté leur enveloppe mortelle et qu'elles ont franchi la barrière de ce monde, il ne reste plus qu'à adorer et à se taire. . .

Encore un mot et j'ai fini.

En parcourant les listes glorieuses données par les journaux des " cités à l'ordre du jour " et des médaillés militaires, c'est avec le plus grand plaisir qu'on y rencontre des noms d'infirmières. Elles l'ont mérité, certes, et j'en suis sûr, dans les attributions on n'a eu que l'embarras du choix. En France, le dévouement n'est pas le monopole du petit nombre, c'est l'apanage de la race, surtout de la femme française.

Mes infirmières à moi ne seront jamais citées à l'ordre du jour : leurs noms n'apparaîtront sur aucune liste. Elles se dévouent cependant héroïquement sur le champ de bataille de l'apostolat ; par centaines, elles tombent frappées non par des balles, mais par le soleil, la fièvre, la tuberculose, l'épuisement. Des citations, elles n'en veulent pas. Ce n'est pas cela non plus que je voudrais pour elles.

Ce que je voudrais, c'est que tous les Français, dans leur sympathie et leur amour, à côté des listes de nos infirmières de la guerre, veillent bien dresser les listes plus humbles de leurs sceurs, les infirmières des missions. Elles vivent de la même vie, tressaillent des mêmes espoirs, meurent de la même mort. Donnez-leur donc la même tombe, ou, si vous le voulez, le même berceau... notre cœur, comme elles ont celui de Dieu.

---

ASIE

---

# MES VIEUX CHÉRUBINS

---

ESQUISSES MONGOLES

---

Lettre du R. P. ARMAND COOLS, de la Congrégation  
belge du Cœur Immaculé de Marie, missionnaire  
en Mongolie orientale

---

 C'EST pour moi une grande consolation de constater que, au milieu des tristes temps qu'elle traverse, la généreuse France trouve encore le moyen de venir en aide aux missionnaires perdus au bout du monde.

Voulez-vous me permettre de placer sous vos yeux quelques silhouettes des pauvres barbons ou infirmes qui peuplent mon hospice d'Iu-t'ien-t'oen ?

I

LE VANNIER

Avant la guerre, non loin de la chrétienté de Sankia, habitait dans une mesure un vieil original.

Vannier de profession, il vivotait du produit de son travail : des corbeilles qu'il allait vendre aux marchés.

“ — Caractère impossible ! disait-on, il ne fraye avec personne. C'est le type du vieux grognard. ”

Grognard ou non, il avait une âme, et, cette âme, il nous fallait la sauver sans tarder, puisqu'elle était logée dans le corps d'un octogénaire.

Souvent j'avais cherché à m'aboucher avec le bonhomme ; mais à toutes mes invitations, il faisait la sourde oreille et quand il m'apercevait de loin, il s'éclipsait prestement.

\* \* \*

Un jour, j'eus la chance de le rencontrer, en des circonstances telles qu'il ne put se dérober. Je l'abordai.

“ — Eh ! mon brave, lui dis-je, ne serais-tu pas disposé à quitter ta bicoque pour entrer à l'hospice ? Tu serais beaucoup mieux chez nous que chez toi. ”

Grande fut ma joie de l'entendre me répondre :

“ — Tout de suite, Père. Je vais quérir mes hardes et, avant que le soleil ait disparu derrière la montagne, je serai chez vous. ”

Douze jours plus tard, on venait me chercher en toute hâte :

“ — Venez vite ! le vieux vannier va mourir. Il a été pris subitement d'un grave malaise. ”

J'accourus, je baptisai le moribond, qui mourut dans mes bras en balbutiant : “ Jésus, pitié pour ma pauvre âme. Pitié, sainte Marie ! ”

II.

L'AVEUGLE

Brave ouvrier, habitant avec sa mère, il gagnait aisément sa vie jusqu'au jour où un accident lui fit perdre la vue. Plus de travail, plus de salaire !

La besace sur l'épaule, mère et fils s'en allèrent battre les chemins, tendant leur écuelle pour ne pas mourir de faim.

Mais, pour comble de malheur, un jour de foire, la cohue des allants et venants les sépara.

L'aveugle est désormais seul. Des mois et des mois durant, il resta assis à un carrefour de routes très fréquentées, demandant à tous les passants s'ils n'avaient pas rencontré sa mère.

Un beau jour, un charretier chrétien lui dit :

“ — Va donc à Iu-t'ien-t'oën. Les prêtres d'Occident y ont ouvert un asile pour les vieillards abandonnés et les malheureux comme toi !

“ — Tu crois qu'ils m'accepteraient ! ” s'écria l'aveugle.

“ — J'en suis sûr !

Il apprit facilement la doctrine et les prières et il fut admis au baptême.

Plein de bonne volonté, il ne rechigne pas devant la besogne, réclamant pour lui tous les durs travaux compatibles avec sa cécité : porter l'eau, tirer le soufflet, et même “ faire le baudet ” une fois par semaine, sous la conduite d'un vieillard, pour venir chercher à Notre-Dame-des-Pins la provende hebdomadaire de l'hospice.

Quand la cloche sonne pour la prière, c'est encore lui, en

sa qualité d' " ancien " à l'hospice, qui conduit le chapelet d'aveugles à la chapelle. Il en connaît le chemin par cœur : chaque pierre, chaque arbre a un numéro, qu'il signale à haute voix, et les pauvres vieux rassurés, s'en vont à pas menus, prier le bon Dieu, qui aime et appelle à lui les malheureux.

### III

#### LE BOITEUX

En pleine campagne.

Deux Pères cheminent sur la route poussiéreuse qui longe la rivière.

Un peu loin devant eux, un piéton marchant d'une façon défectueuse se dirige sur la ville voisine. Son corps s'incline tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. C'est un boiteux.

Ils le rattrapent et reconnaissent un pauvre éclopé de l'hospice de Iu-t'ien-t'oen ;

— Eh ! où vas-tu, l'ami ?

— Oh ! oh ! s'écrie le vieux tout surpris. Ce que c'est que d'avoir de mauvais oignons dans l'orbite, je ne vous aurais pas reconnus !... Où je vais ? Je vais au marché de Ta-t'oen.

— Tu vas au marché ! Mais tu n'as pas le sou ?

— Je n'ai pas l'intention d'y faire des emplettes. Mais voici. À cause de la guerre, on nous a supprimé à l'hospice la petite ration de tabac. Or, si vous saviez ce qu'une pipe'te fait de bien à un corps tanné comme le mien ! Je me rends donc au marché. Là je passerai d'un étal à l'autre et je solliciterai de chaque vendeur une pincée de tabac. Mon indis-

crète demande me vaudra pas mal de horions, mais tout de même un peu de tabac, et c'est le principal ! ”

Et son gros rire souligna cette dernière boutade.

“ — Allons ! dit l'un des Pères, ouvre ta blague, je vais te la remplir ! ”

Le vieux fumeur ne se fit pas répéter l'invitation.

Et, deux minutes après, clopin-clopant, mais au comble du bonheur, il remettait le cap sur l'hospice.

#### IV

##### LE PÈRE ABANDONNÉ

Quand Wang-ho arriva à l'asile, il était dans un état affreusement minable. De culotte, il n'avait qu'un vestige si vague, que, avant de me le présenter, maître Han, prévôt de l'établissement, lui fit enfiler un pantalon. La veste, tout en lambeaux, s'effiloçait lamentablement sur son torse émacié. En fait de couvre-chef, un bonnet sordide et troué.

Son histoire ? Oh ! des plus simples. C'est l'histoire de milliers et de milliers de pauvres Chinois.

Son fils unique s'était enfui pour courir la prétentaine et tâcher de faire fortune, et le vieil abandonné était tombé dans la plus noire misère.

Après des années de dure mendicité, conduit par son ange gardien, il franchit enfin le seuil de notre hospice, devint chrétien et bon chrétien.

Il était très content ; le diable pas du tout.

\* \* \*

et  
R  
si

Un beau jour, grande surprise dans le pays : l'enfant prodigue était de retour . . . retour brillant . . . il avait gagné beaucoup d'argent ! il était riche ! On lui apprit que son père était pensionnaire de notre hospice et avait reçu le baptême. Cette double nouvelle lui causa un vif déplaisir. Il jura de nous le reprendre.

Il se présenta donc chez nous un matin et eut un long entretien avec son père.

“ — Je veux t'emmener, lui dit-il. Viens avec moi ; tu ne manqueras de rien. Nous coulerons ensemble des jours de parfait bonheur dans la vallée paisible où je suis venu au monde. . .

“ — J'ai trouvé ici la maison du bon Dieu, répondit le vieillard ; je ne la quitterai que pour aller au ciel. ”

Pour triompher de sa résistance, le jeune homme épuisa en vain tous les arguments, toutes les promesses, toutes les cajoleries, allant jusqu'à se jeter à genoux devant lui en pleurant.

Wang-ho, comprenant le danger qu'il courait à abandonner l'asile béni où il a appris à connaître le chemin du salut, resta inébranlablement ferme dans son refus.

“ — N'insiste pas davantage ! déclara-t-il en manière de conclusion. Je n'ai plus que peu de jours à vivre ! C'est ici que je veux mourir ! ”

V

L'ÉPOUX ABANDONNÉ

Un bon petit vieux un peu voûté sous le poids du travail et des ans. Barbiche blanche comme neige. Visage épanoui. Regard éclairé par un tranquille sourire qui reflète une âme simple et droite.

Païen, il fut toujours trop honnête — sans ruse et sans malice — “ n'ayant, comme disent pittoresquement les Chinois, pas assez d'yeux dans le cœur ” pour nouer convenablement les deux bouts de l'année. Il “ trimait ” dur et restait toujours pauvre.

Ses trois fils lui furent enlevés à la fleur de l'âge.

Et il resta seul avec son acariâtre moitié... une terrible mégère qui buvait sec et fumait comme une cheminée. Dans les débuts, il avait bien tenté de la morigéner ; mais elle avait jeté les hauts cris et menacé de se pendre aux solives du toit.

Lao-Tchang continuait à travailler comme un galérien. Mais, devenu vieux, il gagnait moins.

Or, Madame buvait toujours... Le salaire marital ne parvenant plus à étancher sa soif, et un jour que son époux était au travail, elle fit un paquet de ses nippes, enfourcha un bourriquet et fila sur Harbin.

\* \* \*

Voilà donc Lao-Tchang seul au monde, vieux et cassé, pauvre comme Job.

Or, précisément, le Père Joseph Jansen venait d'ouvrir l'hospice d'Iu-t'ien-t'œn. Il y fut admis.

C'était le bon temps alors ! On ne se battait pas en Europe et les missionnaires en recevaient des subsides leur permettant d'hospitaliser tous les traîne-misère qui se présentaient. Hélas ! les temps ont bien changé et les pauvres vieux chemineaux ne sont plus reçus aussi facilement.

Trois mois de séjour à l'hospice rajeunirent Lao-Tchang

de dix ans. Il était heureux, il était aimé ! Il apprit consciencieusement le Petit Catéchisme.

Il aime à prier, à travailler au jardin, à se charger des petites corvées de la maison.

Il attend en paix le moment de la mort, qui lui permettra d'aller " donner le grand salut au Bon Dieu ! "

Justement, l'excellent petit vieillard entre dans ma chambre au moment où j'achève cette lettre :

" — Mais, prêtre, me dit-il de sa voix douce, après avoir écrit toutes ces pages, vous devez avoir soif ! Je vais vous faire infuser une tasse de thé. "

Et il se retire en répétant : " Oui, une tasse de thé... une tasse de thé !... "

---

ASIE

---

AU PAYS DES RAJAHS ET DES PARIAS

---

## LES PETITES FIANCÉES DU CHRIST

---

Lettre du R. P. ROSSILLON, des Missionnaires  
de Saint-François de Sales d'Annecy,  
vicaire général de Vizagapatam

---

### I

ELLES étaient neuf. Leur postulat étant fini, j'étais venu à Phirangipuram (diocèse de Madras) afin d'assister à leurs noces.

Pour la même raison, quatre mille chrétiens étaient arrivés la veille de tous les coins du district. Campés autour de l'église et dans les champs brûlés, ils passèrent la nuit sous la voûte clémentine d'un beau ciel d'été. Sous le regard des étoiles, ils prièrent longuement, puis chantèrent aux accents saccadés du tam-tam. Quand l'atmosphère est surchauffée et que les insectes par milliers déchirent l'air de leurs crécelles, on dort peu en Orient.

Le lendemain, au lever du soleil, le camp improvisé offrit un coup d'œil peu banal. Dans leurs toiles multicolores, les groupes apparurent de loin comme d'immenses gerbes de

coquelicots et de bleuetts plaquant leurs couleurs chaudes sur la plaine.

Leur toilette indienne finie, ils débouchèrent très vite de tous les coins et vinrent trouver les missionnaires pour recevoir le sacrement de pénitence. Lorsque neuf heures sonnèrent, un bon nombre se confessaient encore, qui dans l'église, qui dans l'enclos, qui dans les champs, qui au pied des arbres.

Au son grêle d'une cloche annonçant la cérémonie se produisit alors un fourmillement général, et bientôt, autour de l'église romane, vieille aïeule, qui, dans sa robe de pierres grises, semble n'avoir jamais connu les beautés de la jeunesse, les quatre mille chrétiens se trouvaient massés, attendant le moment de prendre part à la procession que devait présider l'archevêque, entouré de dix-neuf prêtres.

C'est que, avec la prise d'habit, on célébrait le vingt-cinquième anniversaire de la fondation du couvent indigène de Phirangipuram.

• • •

Lorsque les prêtres furent habillés et que, au prix de mille efforts on eut mis un peu d'ordre dans la foule, un frémissement courut soudain parmi les pèlerins. Et tous de se hausser sur les pieds, et de bousculer pour mieux voir.

Un mot *vola* de bouche en bouche :

“ — Les voilà ! ! ! .. Ce sont elles !!! ”

C'étaient elles en effet, les petites fiancées noires. . .

On les buvait des yeux ; on s'extasiait de leur toilette de nouvelles mariées. . .

“ — *Ayo !* comme elles sont bien ! ”

“ — *Ayo !* comme elles sont jeunes ! ”

Sous le ciel ruisselant de lumière, elles passaient dans leurs costumes de leurs noces, et, à les contempler, l'âme rêvait de processions mystiques. Ainsi que dans les riches familles hindoues à l'occasion du mariage, leurs mères n'avaient rien négligé pour réjouir les fiancées télougoues du Christ.

Elles allaient à Dieu dans la blancheur de leurs voiles, de même que dans la blancheur de leurs âmes. Leurs cheveux piqués de fleurs d'or, disparaissaient sous des couronnes de jasmins et de roses. Des anneaux mettaient des éclats lumineux sur leurs mains et sur leurs pieds. Autour de leurs cous, de leurs poignets, de leurs chevilles s'enroulaient des bracelets et des chaînettes. Des ceintures au reflet métallique entouraient leur taille. Leur teint, passé au safran, avait la couleur du riz mûr, la couleur idéale des livres hindous : “ Elles sont belles ! elles sont belles ! ” répétaient les chrétiens de tous côtés.

\* \* \*

Comme un défilé de nuages blancs poussé par la brise à travers un ciel radieux, elles ont passé à travers la multitude pour entrer dans l'église précédées du clergé et suivies de trente religieuses, leurs sœurs de demain.

On se précipite sur leurs pas pour assister à la cérémonie qui va commencer. Dans l'église, on se pousse, on se tasse, on s'écrase. Le bruit ne cesse que lorsque chacun a trouvé l'espace voulu pour s'accroupir sur ses jambes. Sur toute la longueur et la largeur de l'édifice, on ne voit que des turbans

en couleurs, pressés les uns contre les autres ; on dirait une magnifique exposition de chrysanthèmes.

Devant cette assistance, un vénérable prêtre indigène développe en chaire les sublimes considérations de la doctrine catholique sur la vocation religieuse.

Quand il a fini, les petites fiancées télougoues se lèvent. L'une après l'autre, elles prennent la parole et, résolument protestent qu'elles n'ont qu'un désir : se donner à Dieu et n'aimer que Lui dans la chasteté, la pauvreté, l'obéissance.

Le pontife ayant accepté leurs promesses, elles se retirent.

\* \* \*

Puis les voici de nouveau.

Mais quelle transformation elles ont subie ! Voyez, on dirait des hirondelles de France égarées sous un ciel oriental.

Les quatre mille chrétiens sont debout tout frémissants. Un irrépressible bourdonnement emplit toute l'église ; la plate-bande de chrysanthèmes a perdu son bel arrangement et les turbans s'agitent. Comment tous ces braves Hindous pourraient-ils rester indifférents devant leurs filles, leurs sœurs, leurs amies devenues religieuses ?

“ — *Papamou !* (hélas !) comme elles sont changées ! ”  
chuchotent-ils.

De fait, une modification radicale s'est produite en elles, plus radicale même qu'ils ne le pensent.

Elles ne marchent plus dans les jasmins et les roses ; à leurs doigts ne scintillent plus l'or et l'argent ; autour de leurs chevilles ne résonnent plus les chaînettes ; les fines toiles blanches ne les enveloppent plus, et sous les ciseaux est tombée la chevelure dont elles étaient si fières.

Les fiancées télougoues ont revêtu l'austère costume religieux : voile noir et tunique noire sur laquelle tranche vivement la blancheur des guimpes.

Les hirondelles orientales les petites fiancées du Christ, reparaissent baignées dans la lumière du sacrifice ! Il y a une heure, elles s'appelaient " perle ", " étoile ", " pierre précieuse ", " fleur ", " sagesse ", " clarté " . . . Elles ne sont plus què Sœur Philomène, Sœur Lucie, Sœur Agnès, Sœur Jeanne, Sœur Rose, Sœur Agathe. . . .

Les fleurs des tropiques sont devenues les fleurs du Christ qui, jusqu'à leur mort, feront fleurir les solitudes païennes, et répandront leurs parfums pour réjouir le Cœur de Dieu et attirer ses grâces.

O mystère de l'amour incomparable du Sauveur ! . . . merveilleuse ascension des âmes les plus humbles vers les cimes divines, . . . adoption ineffable de pauvres mendiantees par le plus magnifique des rois. . . .

La messe se termine aux accents des cantilènes saintes et dans les flots de l'encens. La foule, toujours curieuse, sort lentement et s'éparpille sur les chemins du retour, tandis que les petites fiancées noires, les yeux baissés, se faisant bien humbles dans leurs habits de deuil, entrent dans leur couvent. . . .

. . . .

Quand, au lendemain de cette mémorable journée, je fus de retour dans mon lointain presbytère, la vision bénie déroulait encore devant mes yeux les beautés de son décor. Elle ne me quitta plus désormais.

" — Pourquoi, me disais-je, les fleurs de là-bas ne pousse-

raient-elles pas ici ?... Quel bien des religieuses indigènes ne feraient pas aux païennes, leurs sœurs de sang, en leur montrant ce que peut la grâce pour transformer leur nature si inconstante et si faible ! Quel secours n'apporteraient-elles pas aux religieuses européennes excédées de travail et dont le recrutement est rendu si difficile par le malheur des temps !... Pourquoi ?..”

Hélas ! les plus beaux rêves ont un *pourquoi* à la clef. Le mien pouvait-il se réaliser ? Dans notre mission de Vizagapatam, n'était-ce pas encore l'hiver ? La sève chrétienne courait-elle assez puissante dans nos convertis d'hier ? Y avait-il dans leurs familles des âmes capables d'entendre l'appel du Charmeur divin et de comprendre la sublimité de son amour ?... Ce n'était que trop évident, nous en étions encore à la période des semailles et des tâtonnements.

## II

La vision des fiancées noires me hantait depuis cinq ans, lorsque, un jour, dans la plaine brûlée, une humble fleur piqua son étoile bleue au bord du chemin. Le Seigneur l'avait regardée, c'était visiblement une élue de son cœur.

Les yeux de la prédestinée se tournaient vers le sud, pays des vieilles chrétientés.

“ — J'irai me joindre aux âmes qui, dans les couvents de là-bas, vivent aux pieds de Dieu ! dit-elle.

“ — Pourquoi un couvent du sud ?

“ — Pour me faire oublier... pour être plus à même de n'aimer que Dieu seul...

“ — Fais-toi oublier ici. —

“ — Ah !... ici ?... ici ?

“ — Tu n'y as jamais pensé ?... C'est possible, cependant.

“ — Possible ?... Père, en notre terre de péché, les fleurs du ciel fleuriront-elles jamais ?... Ici, c'est le paganisme de tous côtés ...

“ — Sans doute ; mais, si païen soit-il, notre sol peut donner des fleurs ... Consens à être la première ... ”

Cette proposition inattendue surprit la timide aspirante ... Elle hésita ; puis, elle eut peur de sa famille ... d'elle-même ... de la faiblesse ... Elle ne put se déterminer.

Elle alla donc à la porte des “ parterres du Sud ”. Ils ne s'ouvrirent point, parce que leurs serres étaient pleines.

\* \* \*

La fleur du Nord faillit se décourager. Elle eut des doutes sur la route à suivre.

“ — Dieu ne me veut pas, peut-être, gémissait-elle. Après tout, suis-je meilleure que les autres pour qu'il m'aime d'une tendresse de prédilection ? ”

La voix consolatrice et réconfortante se fit entendre à nouveau.

“ — Prends patience, disait-elle ; avec Dieu il faut savoir attendre ... Et puis au Nord comme au Sud, on peut entrer dans la maison du divin Maître ... Revenons à notre pensée première. Si le Sud ne t'a pas reçue, c'est peut-être que le Seigneur veut t'ouvrir un asile ici ... Prie ! sois bien généreuse et bien humble. ”

Elle obéit.

\* \* \*

Or, tandis qu'elle priait et qu'elle se dévouait à toutes les œuvres de charité, un projet de fondation de religieuses indigènes s'élaborait et, après bien des indécisions, bien des tâtonnements, finissait par prendre corps. Se confiant en Dieu, on inaugurait un petit couvent.

Le ciel semblait vouloir dépouiller ses sombres voiles, le soleil baignait de joyeux rayons les collines jusque-là stériles et dénudées et, dans l'atmosphère limpide et bleue une harmonie fit tressaillir d'allégresse les échos jusque-là endormis :

“ — *Jam hiems transiit*, chantait-elle ; *flores apparuerunt in terra nostra*. . . Sous le soleil de la grâce, l'hiver païen secoue ses brumes, voici venir les fleurs du christ.”

C'était le 1er mai 1909, fête du patronage de saint Joseph.

### III

Elles furent trois pour commencer.

Elles n'apportaient à Notre-Seigneur que leur bonne volonté et le désir à le mieux connaître pour le servir plus parfaitement. De familles pauvres, leur vocation était née à l'ombre de l'abri de leur jeunesse, le couvent de Waltair qui, dans l'Inde, est la maison-mère des religieuses de Saint-Joseph d'Annecy.

Au contact de ces excellentes missionnaires, elles s'étaient dit : “ Pourquoi ne marcherions-nous pas avec elles ? ” Leur bonne volonté et leur désir de sacrifice furent vite mis à contribution.

La vie religieuse est une chanson d'amour qui ne s'apprend point comme un air de romance. Quand la nature sait qu'elle doit mourir, elle se défend désespérément.

Puis leur apprentissage commençait dans des circonstances particulièrement dures. Les Petites Sœurs n'avaient pas de modèles qu'elles pussent copier ; elles étaient les premières de leur race.

De plus, tout d'abord, la mère et les enfants ne pouvaient pas se comprendre. Par un travail de tous les instants, on s'appliqua à l'étude des langues : l'anglais d'un côté et le télougou de l'autre. Les enfants y mirent une grande ardeur voyant la mère leur donner l'exemple.

Patiente et forte, cette mère avait un cœur d'or où chacune avait sa place. Elle le leur montra bien quand elle consentit à s'enfermer avec elles dans leur petit Nazareth, partageant leur vie dans tous ses détails, tirant de son dévouement ce que les livres ne pouvaient pas lui fournir puisqu'au commencement on n'avait pas de livres télougous traitant de la vie religieuse.

Le sourire de Dieu descendit sur le parterre angélique et le jour vint où la prise d'habit fut décidée. Elle eut lieu le 3 décembre 1909, fête de saint François Xavier.

\* \* \*

Devant l'autel illuminé, elles n'étaient point neuf les vierges noires, mais trois seulement.

L'église de Waltair avait revêtu ses parures d'allégresse ; ses saints s'étaient transfigurés sur leurs socles ; un air de fête flottait sous ses voutes gothiques. Les chrétiens accourus pour la cérémonie n'étaient pas au nombre de quatre mille. Non il n'y avait là que quelques centaines de Tamouls et de Télougous compatriotes des mystiques fiancées.

• Ces braves indigènes ne se rassasiaient pas de regarder ces enfants de leur race transfigurées par une joie surnaturelle.

Et quel ne fut pas leur ébahissement quand ils entendirent tomber de la chaire en télougou harmonieux des phrases qui ouvraient devant leur intelligence tout un monde nouveau. Il était question d'appel de Dieu vers une vie plus parfaite, vie que les sages païens de l'Inde avaient entrevue, mais qu'ils avaient été impuissants à réaliser ! Des filles de leur sang entraient dans cette voie et pour se donner à Dieu sacrifiaient tout ce que le monde aime et recherche.

En écoutant le prédicateur, l'assistance avait l'intuition des beautés de la vie cachée en Jésus-Christ, et des magnifiques réalités auxquelles conduit l'union merveilleuse de l'âme avec son Sauveur.

Pieds nus, vêtues de blanc, une couronne de roses sur la tête, les petites fiancées du Christ vinrent s'agenouiller devant l'évêque qui reçut leurs promesses.

En retour, leur divin époux leur offrit un costume nouveau : une tunique blanche, un voile blanc, un crucifix, et, suspendu au cordon noir serrant la taille, un chapelet.

Ce seraient désormais toutes leurs richesses et leurs armes.

L'émouvante cérémonie se termina aux accents du *Magnificat*.

Tandis que leurs parents et amis devisaient sur l'événement elles entrèrent à Nazareth emportant tout le ciel dans leur cœur.

IV

Et désormais, ce fut la vie du noviciat, vie heureuse de l'enfant qui, dans la simplicité de son cœur, se donne à Dieu.

Pendant quelques mois, la petite novice s'imagine être dans le jardin de l'époux. Le long de ses allées, elle joue avec les fleurs dont elle est la sœur, elle en savoure les parfums délicats... Dans le bruissement des palmes elle entend les brises du Paradis... Elle marche dans la joie de son sacrifice presque sans toucher le sable de ses pieds... C'est le temps des fleurs !... Dieu le permet pour mieux attirer l'âme.

Puis, comme ce ne sont pas des fleurs, mais des fruits qu'Il désire cueillir, après les jours de joie viennent les jours de lutte ; après les enivrements de l'abandon viennent les dures tâches, qui, seules, constituent les réalités de la vie. Un maître des novices expérimenté le disait : " Quand on entre au noviciat, il faut se graver sur le front : *maison à démolir et maison à rebâtir.* "

Les fiancées en avaient été averties.

\* \* \*

Il ne s'agissait plus de cueillir des fleurs, ou plutôt si... mais des fleurs de la Passion. Sous une main expérimentée et ferme, toujours guidée par un cœur aimant, elles s'y mirent résolument.

La transformation de l'âme, quel travail ! Quel travail surtout pour des enfants nés de parents païens ! Elle ne

peut se faire en un jour, de même que ne peut être ameublé en une année le sol amer d'une forêt récemment défrichée. Mais rien ne résiste au tranchant de l'effort que la grâce soutient et décuple.

\* \* \*

Quand l'année fut révolue, on trouva que les Petites Sœurs n'avaient pas été infidèles à leurs promesses. Si la route avait été semée de regrets passagers, d'hésitations courtes, de dépressions prévues, de poussées et de saillies soudaines, souvenirs du vieux sol, du moins elle avait été marquée de générosité et de bonne volonté. Les nobles âmes avaient lutté contre elles-mêmes, contre les découragements furtifs, contre la voie du sang ; et le feu, le beau feu de leur prise d'habit brûlait aussi vif qu'au premier jour dans l'encensoire de leurs cœurs.

\* \* \*

En conséquence, le 23 décembre 1913, elles furent admises aux premiers vœux. On les reçut d'autant plus volontiers que le Ciel semblait sourire à ce début. En avril 1913, Rome avait approuvé leur affiliation à la Congrégation des Sœurs de Saint-Joseph d'Annecy, et d'autres postulantes s'étaient présentées pour augmenter la joie et embrasser la vie des trois premières novices.

## V

Le but de la fondation était bien précis : l'apostolat des femmes indigènes.

Les Petites Sœurs, avant tout, devaient se dévouer à l'instruction élémentaire et surtout religieuse de leurs compatriotes télougoues et oryates.

Dans l'Inde, selon la coutume empruntée des musulmans, les femmes de caste sortent peu ou pas du tout. Le bon ton veut qu'elles restent à la maison, cloîtrées en des appartements que ne fréquentent pas les hommes. Cette coutume, on le devine, les soustrait par le fait même à l'influence du missionnaire.

\* \* \*

Règle générale, d'ailleurs—que la femme soit de caste ou pariate— son enseignement par un homme (fût-il le mari) répugne aux mœurs orientales. Pour remplir cet apostolat — sans lequel nulle chrétienté ne peut se fonder — des religieuses sont de toute nécessité. Les Sœurs de Saint-Joseph d'Anney le pratiquent depuis de nombreuses années dans le diocèse de Vizagapatam.

Les Petites Sœurs sont destinées à leur venir en aide d'autant plus efficacement que, étant elles-mêmes du pays, elles en connaissent mieux les langues et les coutumes.

Toutefois, pour favoriser la pleine éclosion de leur vie surnaturelle, et asseoir plus profondément les fondements de l'œuvre, il fut résolu de ne point les disperser au dehors sans des cas d'extrême nécessité. Avec la guerre et la crise des vocations, ces cas ne se présentèrent pas trop vite hélas ! Quand, dans la phalange apostolique, des vides se créent — et il s'en crée chaque année — que faire alors ? Bon gré mal gré, il faut les combler. C'est ce qui a été fait.

L'une des Petites Sœurs fut envoyée à Palkondapour un essai de ministère ; une autre à Surada, dans les montagnes de Ganjam. A d'autres fut confié l'enseignement en

de petites classes indigènes non loin de la maison-mère. Partout elles furent bien accueillies, et partout elles répondirent et répondent encore au service qu'on attendait d'elles.

## VI

Eparpillée, la petite famille ne s'est pas disloquée. Elle garde soigneusement l'esprit qui lui a été inculqué et ses membres restent très unis. Leur correspondance le montre. Est-elle devenue assez banale, tant elle est vraie, la phrase de Buffon : " Le style, c'est l'homme ! " Mais ne peut-on pas dire avec plus de vérité encore : " La lettre, c'est l'âme " ?

La correspondance des Petites Sœurs est vraiment le miroir de leur vie religieuse. Rien ne pourrait peindre leur mentalité plus au vif.

Dans ces missives ingénues s'exhale des mille petits riens qu'elles racontent à leur manière, un parfum de simplicité enfantine, de confiance filiale, de foi et de charité, tel qu'on s'attend à le rencontrer dans ces natures primitives travaillées par la grâce. Mais ce qui étonne et ravit, c'est la fraîcheur orientale avec laquelle s'expriment des enfants qui, avant d'entrer en religion, n'avaient reçu qu'une culture très sommaire.

Un bon nombre de ces lettres sont adressées " au Père " qui s'est intéressé à leur fondation et que les nécessités du ministère d'abord, puis celles de la guerre, ont forcé de s'éloigner. Elles les commencent généralement en lui envoyant " le bouquet de leurs respects et de leurs saluts ", pour les finir avec " le bouquet de fleurs de leurs prières et de leurs souhaits ".

• • •

Au risque de déflorer cette douce langue télougoue — l'italien de l'Est-Hindoustan — dans laquelle elles ont appris à s'exprimer si gracieusement, je ne puis résister au plaisir d'en donner quelques extraits.

*Au Père digne de respect,*

“ Père, vos humbles enfants vous écrivent pour satisfaire le désir qu'elles ont de recevoir de vos nouvelles. Notre Mère nous a lu votre lettre ; ayant entendu les bons conseils que vous nous y donnez, nous nous sommes réjouies.

“ Un de ces jours derniers, nous sommes allées nous promener au village de Gnanapouram. Est-il besoin de vous exprimer ce que nous avons senti en revoyant cette paroisse où vous avez travaillé si longtemps ?... Nous ne pouvons faire un pas sans être accompagnées de votre souvenir... Dans le jardin que vous avez planté, tous les arbres étaient calmes et muets comme en signe de deuil...

“ Tous les gens que vous avez rencontrés nous ont dit la même parole : “ Vous avez perdu votre Père ! ”. Ces mots ont pénétré notre cœur comme une flèche ; mais nous n'avons rien répondu.

“ Nous continuons à étudier et à nous perfectionner dans la lecture et l'écriture pour pouvoir mieux travailler à notre salut et à celui du prochain.

“ Priez pour notre persévérance et que la sainte volonté de Dieu soit faite !

“ Vos enfants obéissantes,

LES SŒURS INDIGÈNES.

N'étant pas toutes de même race, les Petites Sœurs ont dû étudier plusieurs langues. Sans compter l'anglais qu'elles sont obligées de comprendre, elles apprennent le télougou et l'orya, afin de pouvoir les enseigner dans la suite. C'est pour elles une difficulté de plus. Elles ont, d'ailleurs, appris à la vaincre, comme l'une d'elles le dit gentiment.

“ Chaque jour on nous lit un chapitre de la *Vie de Sœur Thérèse de l'Enfant Jésus*. Dans l'un d'eux, il est raconté que la petite Thérèse jetait partout des fleurs sur Notre-Seigneur. Père, moi aussi, je m'efforce de couvrir l'Enfant Jésus de fleurs. Ces fleurs sont mes efforts et mes peines. Elles ne sont pas très belles ; mais je sais que Jésus les aime. Je les lui offre pour la conversion des païens.

UN OISEAU DU PETIT NID.

\* \* \*

Après avoir passé son enfance religieuse au doux nid de Nazareth, une petite colombe s'est envolée pour aller faire le catéchisme dans une station éloignée. Cet exil est pour elle un dur sacrifice ; mais le souvenir des grâces passées la soutient. Elle se donne généreusement à son nouveau ministère tout en restant fidèle à tous ses devoirs de religieuse.

Écoutez :

*En la présence du Père de mon âme,*

“ Père, je suis venue en ce nouveau pays, et l'idée que j'ai quitté ma Mère et mes Sœurs m'attriste un peu ; mais je suis quand même pleine de courage.

“ Je fais la volonté du divin Maître. Plus que jamais je veux travailler à sanctifier mon âme, surtout à apprendre l'humilité et l'obéissance. Mon seul désir est d'être fidèle à ma vocation et de réjouir le cœur de Dieu et celui de mes supérieures.

“ Pour le moment, j'enseigne le catéchisme et la couture aux fillettes khondes. Elles ont bonne volonté.

“ Je suis une petite branche bien faible, qu'un grand vent pourrait facilement casser. Priez pour que le Seigneur Jésus soit toujours mon aide et mon compagnon.

“ Ainsi, écrit votre humble enfant. ”

Souvent dans ces lettres, les sourires se mêlent aux larmes. Les petites âmes hindoues pleurent facilement. Elles sont comme les arbres odoriférants de leur pays. Pratiquez une légère entaille dans leur écorce ; aussitôt la sève s'écoulera de la blessure en larmes parfumées. . . Heureusement ces larmes, ainsi que celles dont parle le poète.

Ne sont qu'une rosée  
Dont une nuit au plus la terre est arrosée,  
Que la brise secoue et que boit le soleil. . .

Elles savent les secouer, ou plutôt elles apprennent chaque jour à le faire, comme le témoigne la lettre suivante :

*Cher Père de mon âme,*

“ Encore pas de grandes souffrances. Le pays est nouveau mais ma nouvelle Mère prend bien soin de moi.

“ On m'écrit qu'à Waltair les enfants ont eu une retraite qu'ils a fort réjouies. Ayant pensé que je suis ici comme un

petit agneau séparé du troupeau, cela m'a un peu attristée, mais pas pour longtemps. J'ai réfléchi que je fais la volonté de Dieu et que, de plus, Jésus est avec moi dans la sainte communion.

“ Quel malheur que tant de païens autour de moi ne sachent pas ce que c'est que la divine Eucharistie et ne puissent pas s'en nourrir !... Moi, je la connais et j'en rends grâce à Dieu... Mes ailes sont encore bien courtes et bien faibles... mais je communique tous les jours et Jésus me donne petit à petit une augmentation de force...”

\* \* \*

Quelques-unes de ces lettres sont de véritables petites chroniques où sont consignés les menus faits de l'actualité.

● *Au Père qui s'en est allé bien loin,*

“ Cher Père, la lettre composée de douces phrases que vous nous avez envoyée nous est parvenue. L'ayant lue, nous avons été remplies d'une joie sans bornes, et nous n'avons pu retenir nos sourires.

“ Maintenant, laissez-moi vous donner des nouvelles.

“ La petite famille se porte bien, sauf notre chère Mère, qui depuis quatre mois est malade ; nous sommes en train de faire une neuvaine pour obtenir sa guérison. Nous espérons qu'elle souffrira moins de la chaleur lorsque notre véranda sera plus large ; on travaille aussi à agrandir notre couvent.

“ A Sourada, les Sœurs Marthe et Véronique vont bien. Ce sont de bonnes ouvrières du bon Dieu.

“ A la fête de saint François de Sales, Francesca, de Sourada

est entrée comme postulante, c'est une bonne enfant. Sœur Valérie, elle aussi de Sourada, a fait ses premiers vœux. C'est un missionnaire des montagnes qui a prononcé l'allocution de circonstance. Il a prêché en orya, langue inconnue ici ; aussi tous les assistants se regardaient en se demandant si c'était du grec ou du chinois...

“ Nous augmentons en nombre ; mais que Dieu nous donne surtout d'augmenter en vertu !

“ Père, nous prions chaque jour de toutes nos forces afin que la guerre finisse. Voilà deux ans que vous êtes parti pour le pays du *Sima*. Quand reviendrez-vous ? Dieu seul le sait. Du moins, priez pour vos enfants de l'Inde à la célébration du divin sacrifice... Priez surtout pour que notre Mère nous soit conservée. Nous nous efforçons de mettre en pratique les bons avis que vous nous avez donnés tant de fois mais, nous l'avouons humblement, nous ne sommes pas arrivées encore à l'état parfait. Nous ne cesserons pas nos efforts à l'avenir...

“ Permettez-nous de finir en vous envoyant nos respects.

“ Envoyez-nous votre bénédiction...

“ Vos enfants obéissantes,

LES SŒURS INDIGÈNES.

Braves enfants ! Faire constamment acte de générosité, n'est-ce pas être dans l'état que Dieu veut, et marcher à grands pas dans le chemin qui mène à Lui ? Mais la faveur spéciale qu'elles Lui demandaient avec instances — la guérison de leur Mère fondatrice — ne devait pas leur être accordée... Dieu a des manières de purifier les âmes.

VII

Après avoir suivi quelques-unes des voyageuses dans leurs pérégrinations, jetons un coup d'œil rapide sur la correspondance de celles qui restent dans la chaude atmosphère du berceau.

Celles-là n'ont pas de voyages à raconter, sinon l'acheminement de leurs âmes vers Dieu, à travers les mille petits événements de la vie de communauté. Autrefois elles auraient passé sans les voir ; aujourd'hui, elles les remarquent et les considèrent dans la lumière de la foi.

Elles parlent de leur travail journalier, de leurs succès et de leurs insuccès, de l'étude des langues. Elles sont confuses du dévouement de "leur Mère". Comme leur petit Nazareth est en construction, elles notent les progrès de la bâtisse.

Sur une mince bande de terre convertie en jardin, elles "ont semé des fleurs qui poussent, mais qui réclament un arrosage constant parce que la chaleur augmente". Dans leur enclos se trouve un arbre qu'elles affectionnent, "un margousier" ; elles l'aiment parce "qu'il leur fournit de l'ombre et que, dans ses branches, les oiseaux chantent la gloire de Dieu, comme les anges dans le ciel".

Au milieu du jour, pour se soustraire à la canicule, elles "restent dans l'intérieur du logis toutes portes closes, comme au Cénacle quand les apôtres se préparaient à la venue du Saint-Esprit".

\* \* \*

Puis c'est le chapitre de la vie spirituelle.

Se servant d'une réminiscence de sainte Jeanne de Chan-

tal, l'une d'elles raconte " qu'elles se laissent chiffonner comme des mouchoirs " par la main de l'obéissance, et qu'elles s'efforcent d'être " comme des balles dans la main de Jésus ", prêtes à être lancées n'importe où.

Une autre fleurit les petits événements d'un brin de philosophie :

" Ce qui doit arriver, arrive, avoue-t-elle, et nos efforts n'aboutissent pas tous parce que, selon un proverbe sanscrit, ' l'effort " est une chose humaine ". Mais, devant Dieu, aucun d'eux n'est inutile. Les anges les consignent tous dans le grand livre qui sera ouvert un jour.

" Ainsi en est-il des vœux et des prières que nous faisons pour vous, Père vénéré. Ils sont cachés dans la face de Dieu ; mais Il les connaît : cela suffit ! "

Elle termine " ses petites lignes ", avec " les souhaits d'une longue vie et d'une santé parfaite d'âme et de corps ". Cette phrase ne respire-t-elle pas comme un parfum biblique ?

Une novice, parlant de ses débuts, dit qu'elle marche bien. Parfois, cependant, il lui arrive de " tomber de telle sorte que son nez se pique en terre ". Cela ne l'étonne nullement ni ne la décourage. Elle ajoute aussitôt : " Je ne reste pas longtemps avec le nez dans la terre, mais rapidement je me lève et marche droit. C'est ainsi que j'espère arriver au but ! "

Elle ne le soupçonne peut-être pas, la petite fiancée du Christ ; mais bien d'autres qu'elle ont à pratiquer " la manœuvre du nez en terre " avant d'arriver à l'état où l'on ne bronche jamais plus. C'est plaisir l'entendre exprimer si ingénument.

\* \* \*

Une de nos compagnes, dans cette ascension vers Dieu, nous confie un détail charmant :

“ J’ai parfois mal aux yeux ; peut-être est-ce que j’ai les larmes trop faciles. Pour me les faire passer, savez-vous ce qu’on a imaginé ? Aussitôt qu’elles jaillissent, une de mes Sœurs me fait passer une petite tasse faite de l’écorce d’une noix de coco. . . . Elle n’est pas pleine encore ! . . . ”

### VIII

Qui aurait cru que ces petites âmes pour lesquelles n’existait au monde, jusqu’ici, que leur humble village natal en viendraient à s’intéresser au bien général de l’Eglise et à s’inquiéter de son sort au milieu de l’affreuse guerre que nous traversons ? En entrant chez elles, Dieu a élargi leur cœur.

“ Notre pays de l’Inde étant païen, nous avons plus besoin de prières que les Français, remarque l’une d’elles ; Cela est évident. Priez donc pour que nous soyons fermes dans le service de Dieu. De notre côté, nous ne restons pas inactives. Nous prions pour le pape, les évêques, les prêtres et tous les chrétiens. Quelle douleur cette guerre dans le continent de l’Europe n’a-t-elle pas apportée au cœur de l’Eglise ! nous qui n’avons pas vu de nos yeux les ruines accumulées, nous sommes tristes. Quelle ne doit pas être votre tristesse à vous qui les contemplez ! . . . ”

\* \* \*

Afin d'obtenir les grâces du ciel pour ceux qu'elles aiment, elles font des pèlerinages. Elles vont surtout se prosterner aux pieds de Notre-Dame du Sacré-Cœur, au sommet d'une colline qui s'élève sur le bord de la mer. Là, " elles prennent les pieds de la divine Mère et la supplient de leur obtenir la persévérance, de guérir leur supérieure qui se meurt. "

De ce sommet béni, elles découvrent tout autour la terre païenne qui s'étend bien loin, cette terre où gémissent dans l'ignorance de Dieu tant de millions d'âmes. Elles remercient leur Sauveur de les avoir appelées à la lumière, elles lui demandent de la faire luire bientôt aux yeux de tous ceux qui sont dans les ténèbres et de multiplier les missionnaires qui travaillent à leur conversion. . .

Elles confient tous ces sentiments aux missives en par-tance pour la France. Puis elles attendent les réponses avec anxiété.

\* \* \*

Ces réponses ont toujours, disent-elles, le " goût de l'ambroisie ". Quand elles arrivent, toute la communauté fait cercle autour de la supérieure comme des abeilles qui s'abattent sur une branche fleurie. Elles écoutent la lecture de ces lignes dont " chaque lettre est comme une perle venue du ciel ".

Quand les réponses se font attendre, les petites Sœurs sont comme les oiseaux *chittavaqua* qui voulaient manger les rayons de la lune sans pouvoir y réussir.

Ce style imagé peut faire sourire ceux qui ne connaissent point la mentalité orientale ; il n'en est pas moins la peinture de ces âmes simples, fraîches et naïves, qui, pour exprimer

leurs sentiments, ne s'inquiètent point de ce qu'on pensera d'elles et parlent comme on devait parler du temps des paraboles. ....

## IX

Une note qui revient souvent dans leur correspondance est celle de l'apostolat.

“ Nous nous efforçons de devenir les petites missionnaires de Jésus ”, proclament-elles.

C'est, en effet, leur vocation : aller aux mères païennes pour leur faire apprendre le catéchisme et leur donner une instruction élémentaire.

\* \* \*

Selon que les circonstances le demanderont, à ce ministère d'enseignement, s'en ajouteront deux autres : le soin des enfants païens *in articulo mortis*. Elles ont un grand attrait pour ce dernier auquel les rend merveilleusement aptes leur connaissance des langues et des coutumes. Pour les tenir en haleine, de temps en temps, on leur permet une sortie, dans le district en la compagnie de Sœurs européennes.

C'est une faveur vivement appréciée. Leurs premières campagnes à travers les villages eurent un vrai succès d'étonnement et de curiosité. On s'attroupait autour d'elles aussitôt qu'elles apparaissaient, et les questions de pleuvoir :

“ — Vous êtes aussi des “ Dames de Dieu ? ”

“ — Certainement, ne voyez-vous pas notre habit ? ”

“ — Oui, comme les Dames Blanches, vous avez une croix, un chapelet, un voile. ....

“ — Les Dames Blanches sont nos sœurs précisément.

“ — Vos sœurs ?....

“ — Vous ne le croyez pas ?

“ — Si !.... mais....

“ — Mais.... quoi ?....

“ — Si vous êtes leurs sœurs, pourquoi votre visage est-il noir tandis que le leur est blanc ?

“ C'est bien facile à comprendre : les Dames Blanches sont des Européennes tandis que nous sommes nées dans l'Inde. Nous sommes leurs sœurs par l'âme et nous sommes vos sœurs par le sang...”

Et tout le monde d'admirer et d'approuver...

Quelques assistants font même des remarques inattendues !

“ — Ici on est noir. C'est évidemment parce qu'il fait trop chaud. Et puis nous n'avons pas ce qu'il faut pour soigner notre peau...

“ — Cela, c'est vrai. En Europe, chacun se lave avec du bon savon depuis son enfance ; la peau finit par blanchir tout de même...

\* \* \*

Mais il s'agit bien d'épiderme plus ou moins blanc. Ce sont les âmes des enfants malades que les Petites Sœurs noires sont venues blanchir.

Elles se mettent immédiatement à leur recherche. Entrant dans les huttes basses, elles en fouillent tous les coins pour découvrir les trésors. Elles ont le droit d'aller partout sans qu'on s'en offusque.

“ — Ce sont les nôtres ! erie-t-on sur leur passage avec satisfaction. Qui aurait jamais cru que des femmes de notre

race arriveraient à mener la vie des vierges blanches ! *Ayo ! Dévouda ! ...* ”

Les vierges noires sont maintenant connues en de nombreux districts et le bien qu'elles font est très grand. On ne s'étonne plus de les rencontrer et l'on a confiance en elles.

Comme leurs frères les Hindous, elles vivent de peu. Elles s'en vont pieds nus le long des sentiers et sur les digues des rivières. Elles n'ont peur ni des cailloux ni des épines, bien qu'elles aient à en souffrir autant que le commun des mortels. Que de fois, dans leurs courses, elles sont obligées de s'arrêter pour s'extirper des échardes entrées profondément dans les chairs !

Si le ministère de la Petite Sœur est précieux auprès des pauvres enfants païens à l'agonie, il l'est encore plus au chevet des adultes *in articulo mortis*.

Les difficultés de la langue empêchent souvent la Sœur européenne de dire aux mourants tout ce que son coeur a de pensées capables de soulager leurs souffrances et de gagner leurs âmes.

La Petite Sœur indigène, elle, n'a pas à lutter contre cette difficulté. Elle s'assied auprès du malade, l'appelle “ son ” père ou “ sa mère ”, suivant le cas ; elle lui cite un proverbe populaire qu'il connaît et qui le fait sourire ; elle éveille son attention par des comparaisons simples et frappantes ! Tout doucement, du monde que le pauvre moribond va quitter, elle en arrive à l'éternité qui s'approche.

L'Hindou accueille toujours favorablement cette transition, ayant toujours cru que les choses humaines ne sont que des illusions et que les réalités ne sont que dans l'autre

monde. Il a tant souffert pendant sa triste vie que, si on lui montre Dieu prêt à lui pardonner et à le recevoir, il acquiesce volontiers à la vérité. C'est ainsi que les religieuses font chaque année des centaines de baptêmes d'adultes.

Ministère précieux que celui qui permet de rendre l'espoir aux âmes lasses ou désespérées, de leur apporter le salut au moment où tout va leur manquer, de recueillir dans le grenier éternel ces épis brisés que les passants s'apprêtent à fouler aux pieds...

Daigne le Seigneur multiplier les baptiseuses blanches et noires pour qu'elles multiplient leurs visites et que s'augmente la moisson divine ! Sous les huttes hindoues, où la pauvreté et la maladie jouent constamment avec la mort, tant d'âmes s'en vont chaque jour sans consolation et sans espérance!...

### VIII

Et maintenant l'œuvre des Petites Sœurs vivra-t-elle ?

Oui, nous en avons la confiance, elle vivra ! Notre confiance est d'autant plus grande que, en huit années seulement d'existence, Notre-Seigneur l'a déjà marquée du sceau de la croix. Les unes après les autres, Il a retiré de ce monde toutes les personnes qui avaient coopéré à sa fondation, tant il est vrai que, si toute les créatures doivent travailler à procurer sa plus grande gloire, aucune ne lui est nécessaire pour accomplir ses desseins.

\* \* \*

La première à s'en aller fut la provinciale des Sœurs de Saint-Joseph d'Annecy, dans le diocèse de Vizagapatam.

Après quarante-sept ans d'apostolat dans l'Inde, la Révérende Mère Marie-Colette pensa qu'un retour momentané au pays natal lui rendrait un peu des forces dont son zèle avait besoin pour continuer sa tâche. Elle s'embarqua donc pour la France.

Hélas! ce voyage entrepris dans la joie s'acheva dans les larmes. C'était au mois d'août. L'organisme de la vénérée septuagénaire, anémié par un long séjour sous les tropiques, ne put supporter les fatigues de la vie du bord, ni surtout la chaleur toujours très forte en cette saison de l'année. Arrivée dans la mer Rouge, elle succomba presque subitement.

Pour une missionnaire, cette fin était le digne couronnement d'une vie de réparations et de sacrifices ; mais de pareilles morts sont toujours de grandes épreuves. Epreuve aussi pour sa compagne, qui dut confier sa dépouille mortelle à une terre étrangère, et s'éloigner avec la pensée qu'elle ne reverrait jamais plus cette tombe creusée au hasard d'une escale, dans une modeste nécropole où jamais les sœurs de la défunte ne viendraient s'agenouiller... En ce monde, il est des brisements que les paroles sont impuissantes à traduire

La Révérende Mère Colette repose dans l'humble cimetière de Suez, au bord de ce désert fameux que foula autrefois, durant quarante années, le peuple de Dieu se rendant dans la Terre Promise.

Comme les tristes sépultures délaissées que nulle main

aimante ne défend, sa tombe pourra être reprise par le sable envahisseur. Mais qu'importe ! Dieu saura bien la retrouver un jour. Et puis la seule tombe où il soit doux de survivre, n'est-ce pas le cœur de ceux que l'on a aimés et pour qui l'on s'est dévoué ? Or comme les palmes qui protègent son dernier sommeil, son souvenir restera toujours frais et vivace dans le cœur des Petites Sœurs...

\* \* \*

Survint la guerre avec ses répercussions douloureuses pour les missions/

Ce fut le départ de nombreux missionnaires, heureux d'aller prêter leur concours à la défense de la patrie, mais désolés de laisser orphelines, loin derrière eux, les âmes qu'en dix, quinze, vingt ans de sacrifice, ils avaient enfantées avec Dieu. Parti pour la France trois mois avant l'ouverture des hostilités, celui qui s'occupait des Petites Sœurs dut partager le sort des mobilisés.

\* \* \*

Durant les trois dernières années que de missives exotiques sont venues lui rappeler que, par delà les mers, dans cet Orient immense que l'on croit si indifférent, bien des cœurs battent à l'unisson des cœurs français et désirent la victoire qui sur ses ailes, doit leur ramener " les Pères de leurs âmes ".

Comme celles que nous avons déjà citées, ces lettres sont simples et ingénues, pleines de lumière et d'esprit surnaturel.

Pour ces natures primitives, la guerre européenne offre tous les caractères des cataclysmes annonçant le jugement dernier...

Elles prient chaque jour pour la préservation des missionnaires dans les combats. Elle offrent toute une liste de bonnes œuvres au cœur de Jésus à cette intention : " Elles sont imparfaites, mais Lui les achèvera. " Elles s'apitoient " sur les soldats qui vivent dans la neige tandis qu'elles jouissent d'un beau soleil. "

Puis c'est l'éternel refrain : " Quand reviendrez-vous ? ...

Nous allons chaque jour sur la route pour vous voir revenir... "

" Depuis que vous êtes parti, quatre ans bientôt seront écoulés. Ils sont pour nous les quatre mille ans qui précéderent la venue du Sauveur ; quand ils seront achevés vous aussi, vous nous reviendrez... "

Elles désirent mon retour pour se sentir encouragées :

" Nous ne sommes que des oiseaux qui, faute d'ailes vigoureuses, ne peuvent atteindre le but qu'ils se proposent.

Mais... que la sainte volonté de Dieu se fasse !... C'est le seul mot qui soit vrai en ce monde... "

\* \* \*

Quand elles écrivaient cela, elles ne savaient pas, les Petites Sœurs, que Dieu avait déterminé de leur demander le plus grand sacrifice qu'Il pouvait leur imposer.

La vénérée et chère supérieure qui les avait enfantées à

la vie religieuse et qu'elles aimaient plus qu'elles-mêmes, était très souffrante depuis six mois. Aussi leurs dernières lettres faisaient-elles souvent allusion à l'état précaire de la santé.

Par-ci par-là, c'étaient des prières d'enfants qui se faisaient plus pressantes, des appels vers Dieu pour qu'il daignât guérir cette mère de leurs âmes qui, depuis huit ans, les initiait à la pratique des vertus solides par la parole et par l'exemple.

Elles ne pouvaient se résigner à l'idée de son départ. Elles ne voulaient même pas y penser.

Mais la terrible phtisie, qui avait saisi la noble femme au milieu de sa vie de sacrifice, n'abandonne pas volontiers ses victimes. Pourtant, tout d'abord, Dieu sembla vouloir sourire à l'amour de ces enfants qui le suppliaient. Il y eut comme une accalmie.

Hélas ! bientôt, le mal s'accrut, et, dans un dernier acte de soumission à la volonté divine, calme et douce devant le trépas, la religieuse exemplaire se livra aux bras de la mort comme à ceux d'une bienfaisante messagère chargée de la déposer dans le Cœur de son Père. Et tandis qu'elle s'en allait toute souriante, elle murmura cet adieu : " Ce soir, avec les soldats tombés pour la France, je serai en Purgatoire... "

• • •

N'est-ce point ce qui s'appelle " mourir en beauté " ?

Et c'est la mort de toutes ces fiancées du Christ ! Pour le suivre et le servir jusqu'au bout du monde, elles se sont

“sevrées de tout”. A leur entrée dans la vie religieuse, mais surtout à leur départ pour les missions, elles ont allumé le cierge du sacrifice et se sont couronnées des roses du Calvaire.

Le cierge n'a cessé de brûler et les roses de fleurir jusqu'au jour où, la poitrine usée et les pieds meurtris d'avoir tant couru pour compatir à toutes les misères, pour soulager toutes les souffrances, pour mettre un peu d'espoir et d'amour au pied de toutes les croix, elles accueillent la mort — “leur sœur la mort”, — le sourire aux lèvres.

Oh ! elles ne se sont point trompées, les fiancées du Christ ! elles ont trouvé celui que, la lampe en main, elles ont cherché sur tous les chemins de la terre, et avec Lui elles sont entrées dans la gloire ! Voici que, dans les profondeurs du paradis, les palmes ont, dans leurs mains, remplacé le cierge consumé ; les roses de leur profession et de leur apostolat ont revêtu l'éclat des étoiles, et leur pauvre voile noir brille sur les routes éternelles comme un manteau de lumière...

\* \* \*

Pour les Petites Sœurs, le départ vers la patrie d'en haut de leur supérieure tant aimée fut comme la chute d'un rideau coupant leur vie en deux, séparant le passé de l'avenir. Le passé, c'était celle qui venait de mourir. En elle se résumait toute l'histoire de leur vocation et des efforts qu'elles avaient faits pour la suivre, stimulées par les bontés qu'elle leur avait témoignées et par les encouragements qu'elle leur avait prodigués pour faciliter leur ascension pénible vers les cimes du sacrifice. Elle partie, elles retombèrent

rent un instant de tout leur poids sur elles-mêmes, et la pleurèrent comme des orphelines.

■ Ces larmes, certes, sont bien excusables. De plus forts et de plus saints que nos Petites Sœurs en ont versé dans des circonstances moins émouvantes. Qu'elles sont humaines et encourageantes, ces paroles de saint François de Sales à la mort de la petite Charlotte de Chantal : " Hélas ! il la fallait néanmoins bien un peu pleurer, car n'avons-nous pas un cœur humain et un naturel sensible ? "

\* \* \*

Leur perte était, d'ailleurs, vraiment grande. Elles lui devaient tant ! Si la regrettée défunte avait réussi à les initier à la vie religieuse, c'est que, tout en étant ferme, elle avait su tenir compte de leur nature hindoue.

L'expérience lui avait appris, en effet, que les méthodes doivent s'adapter au pays et au caractère de ses enfants. Autres sont les natures sous les tropiques et autres sous les frimas du Nord, autre par conséquent, la manière de les conduire et de juger de certains soubresauts qui les secouent quelquefois. Pour gagner l'âme orientale, pour arriver à la transformer malgré sa faiblesse et son inconstance, pour l'attirer vers les sommets de la vie religieuse, il faut que, près de la main qui dirige avec fermeté et patience, on sente battre le cœur qui aime et pardonne.

\* \* \*

Ce fut la méthode de la chère disparue. Ses enfants ne sauraient l'oublier. Et ce souvenir les stimulera à remercier Dieu pour les grâces reçues, mais aussi à poursuivre avec ardeur la perfection qu'elle leur avait fait entrevoir et qu'elle désirait tant les voir atteindre.

Sous leur voile baissé, dans leur cœur rasséréné, qu'elles gardent bien son souvenir comme un trésor de famille...

## IX

Telle est jusqu'ici l'histoire des Petites Fiancées du Christ, dans le diocèse de Vizagapatam. Si, comme une humble fleur du désert, vous l'avez aimée, chers lecteurs, veuillez prier Dieu pour elles.

\* \* \*

Nous qui les avons vues, nous ne pouvons nous empêcher en finissant, d'exprimer un souhait qui comporte une double grâce.

Les Petites Sœurs ne sont encore que neuf. Puissent-elles augmenter en nombre; puissent-elles pousser partout comme au printemps les lis et les roses! *Manibus date lilia plenis!* Surtout puissent-elles augmenter toujours en ferveur! Sous l'habile direction de leur nouvelle Mère, puissent-elles ne se lasser jamais dans leur voyage vers ce "sommet de la perfection" dont elles parlent quelquefois dans leurs lettres et devenir des *saintes!*

\* \* \*

Des saintes, c'est le désir suprême !...

Des saintes, l'Inde en réclame !

Des saintes qui intercèdent efficacement auprès du Seigneur pour leurs compatriotes et leur obtiennent les grâces de conversion dont ils ont besoin...

Des saintes, afin de réjouir le Cœur du Sauveur en cette terre de feu et de péché...

Des saintes, afin que — selon un joli mot de la séraphique Thérèse d'Avila — leur Nazareth soit toujours au milieu du paganisme, " une chère petite retraite du Bon Dieu ".

---

AMÉRIQUE

---

UNE VISITE A LA CORDILLÈRE DES ANDES

(PÉROU)

---

LA TERRE — LA FLORE — LES HOMMES <sup>1</sup>

---

Par le R. P. PHILIPPE KIEFFER, de la Congrégation  
du Saint-Esprit

(SUITE ET FIN)

---

XII

LA MERCED — GRANDEUR ET DÉCADENCE — FLORE DE LA  
MONTANA — LE MATORRAL — LES PROPRIÉTAIRES  
LÉGITIMES TROUBLÉS CHEZ EUX — LA NUIT  
— DANS LA FORÊT

**M**ALGRÉ le peu de sympathie que mon passage précipité semblait lui témoigner, La Merced m'était chère depuis mon séjour à Ocopa. La lecture de l'histoire des missions franciscaines dans la Forêt m'avait appris que ce coin de la *montana*, l'ancien Quimiri des Indiens Campas,

---

<sup>1</sup> Voir les numéros de février, juin, octobre 1918 et février 1919.

fut pour les premiers missionnaires la forteresse autour de laquelle ils menèrent leur pacifique campagne durant plus d'un siècle (1635 à 1744), pour soumettre les Amouèches et les Campas à la loi de l'Évangile.

Quand éclata l'insurrection de Santos Atahualpa et que les missionnaires des autres affluents de l'Ucayali durent se replier sur le Chanchamayo, le gouvernement du vice-roi espéra conserver au moins sous sa dépendance cette partie extrême de la Grande Forêt. Un fort fut construit en face de Quimiri. Mais, mal soutenue par le gouverneur de Tarma, la garnison, forte de six cents hommes (2), fut massacrée, en 1744, par les Indiens du faux Inca, qui remontèrent, dit-on, jusqu'à Palca.

Cette fin lamentable de tant de travaux et de succès fit retourner toute la Forêt, des hauts affluents de l'Ucayali jusqu'au Pozuzo et au Pachitéa, à son ancienne barbarie. Elle y resta jusqu'à nos jours. Même après la fondation du fort de San Ramon, on ne pouvait franchir le Tulumayo sans s'exposer aux flèches des Campas. Ce n'est qu'en 1869, lorsque deux hommes de l'escorte d'une mission d'exploration envoyée au Péréné eurent été tués à coups de flèches et horriblement mutilés par les Indiens Amouèches, dans la Pampa del Carmen, à quatre kilomètres en aval de San Ramon, que le gouvernement décida la création, à cet en-

---

(2) C'est, du moins, le chiffre donné par l'ouvrage que j'ai sous les yeux et qui est, malgré ses défauts de rédaction le mieux informé sur cette partie de l'histoire du Pérou : *Historia de las Misiones de Ocopa, por los misioneros del mismo Colegio. Barcelona, 1883.* Il doit y avoir ici une faute d'impression. Au lieu de 600, je suppose qu'il faut lire 60.

droit, d'un centre civilisé qui prit le nom de la Merced (Notre-Dame de la Merci, patronne des armes du Pérou) et devint le chef-lieu de tous les établissements de la région (3).

La Merced eut son heure de splendeur. Elle compta, dit-on, entre la ville et les *haciendas* environnantes, jusqu'à 5,000 habitants. La fièvre vint tout à coup arrêter ce brillant essor. D'où sortait-elle ? Du Pichis, probablement du Pachitéa, du Péréné et autres affluents de l'Ucayali, où le gouvernement avait envoyé des expéditions. Celles-ci revinrent décimées par la maladie. Elles transformèrent La Merced en un vaste lazaret. Aujourd'hui on compte à peine 500 habitants dans la ville. Les *haciendas* de la vallée dépérissent, faute de bras pour les faire valoir.

Une autre cause de ce dépérissement, c'est la difficulté des transports. La route est bonne, parfaite ; mais il faut tout envoyer à dos de mulets d'abord à Tarma, puis, par-dessus la Cordillère, à La Oroya, où enfin on peut la confier au chemin de fer. Il en résulte des frais qui permet-

---

(3) Il est permis de s'étonner que dans le magnifique Atlas de MM. Schrader et Vivien de Saint-Martin, édité par la Maison Hachette, édition la plus récente, actuellement en voie de publication, — continue de figurer Quimiri, nom complètement inconnu aujourd'hui et se rapportant à une localité détruite depuis plus de 160 ans, au lieu de La Merced, l'important centre fondé il y a une cinquantaine d'années sur le *Chanhamayo*. Il conviendrait aussi, au même endroit, de ne pas donner à *Chanhamayo* les caractères d'un nom de ville, mais d'en faire, ce qu'il est en réalité, le nom de la rivière formée par la réunion du rio de Tarma et du Tulumayo.

tent difficilement de lutter contre la concurrence d'autres régions plus favorisées.

\* \* \*

A trois heures, avec Edilberto et un guide à cheval, je partais dans la direction du Paucartambo.

Après avoir traversé l'*hacienda* de San Carlos, le sentier se rapproche du fleuve, la vallée se rétrécit. Bientôt on s'avance sur une corniche rocheuse au pied de laquelle le Chanchamayo écume en se frayant un passage parmi les blocs et les troncs d'arbres énormes jetés en travers de son cours. On passe à gué le río Seco et sur un pont suspendu, le río Colorado. Au delà, c'est la *montana* proprement dite,—différente de la *ceja* dont j'ai parlé, différente aussi de la forêt tropicale des plaines amazoniennes que les Péruviens, pour la distinguer, appellent *montana real* (forêt royale), la forêt par excellence. La *montana* occupe tout le flanc oriental de la Cordillère, depuis l'altitude de 1,200 à 1,500 mètres jusqu'aux derniers défilés (entre 200 et 300 mètres d'altitude) par lesquels les affluents de l'Amazone débouchent dans la plaine.

\* \* \*

Ce qui caractérise la flore de la *montana*, c'est la disposition en masse compacte et l'énorme développement des arbres qui s'élèvent, d'un seul jet à des hauteurs déconcertantes, formant par leur réunion, une sorte de monument gigantesque. Quand on a une fois admiré ce spectacle, on

ne l  
chér  
et n  
A  
au li  
obliq  
les al  
forma  
de ses  
larités  
Elles  
retom  
cordag  
et qui  
jamais  
Un  
matorr  
colonies  
Le m  
gions su  
par des  
arbustes  
qui en c  
tout forr  
nées, de  
pantes. L  
dones, la  
parmi cer  
le plus fr  
le *setico* (

ne l'oublie plus. Les plus belles forêts d'Europe, avec leurs chênes et leurs hêtres séculaires, paraissent chétives, débiles et mal venues à une imagination hantée de ce souvenir

Ajoutez l'appareil, ordinairement étrange, des racines, qui au lieu de se souder au tronc sous terre, s'élèvent vers lui obliquement à deux ou trois mètres au-dessus du sol avec les allures aplaties de contrefort rayonnant en tous sens, et formant à l'énorme colonne qu'ils entourent un socle digne de ses imposantes proportions. Ce qui complète ces particularités, c'est la force et l'étonnante longueur des lianes. Elles s'élèvent jusqu'aux plus hauts sommets des arbres, retombent en festons et remontent encore, semblables à des cordages plus épais que n'en aurait le plus puissant navire et qui circuleraient entre des mâts et des vergues comme jamais main d'homme n'a su en dresser dans les airs.

Un mot, maintenant, sur ce qu'on appelle au Pérou le *matorral*, et que nous désignons habituellement, dans nos colonies françaises tropicales, sous le nom de brousse.

Le *matorral*, au Pérou, est la formation propre aux régions sujettes à des inondations périodiques. Il est constitué par des arbustes mêlés d'arbres assez espacés. Quoique les arbustes y soient nombreux, ce ne sont pas eux, en général, qui en constituent le fouillis inextricable. Le réseau est surtout formé de roseaux (*gynnerium sagittatum*), de scitamiées, de musacées, envahis par une infinité de plantes grimpanes. Les palmiers ne manquent pas. Les arbres dicotylédones, la plupart, perdent leurs feuilles à la saison sèche ; parmi ceux qui les gardent, il convient de nommer l'arbre le plus fréquent, le plus inévitable, dans tous les matorrals, le *setico* (*cecropia* L.) une moracée qui pousse souvent par

bandes, mais dont le feuillage digité, blanchâtre en dessous, n'est pas assez fourni pour former de l'ombre sur la brousse.

\* \* \*

Je pressai la marche afin de ne pas avoir à faire trop de chemin la nuit. A cinq heures, nous étions au confluent du Chanchamayo et du Paucartambo, tous deux larges à peu près comme la Seine à Paris, mais moins profonds et encombrés de rochers ; leur réunion forme le rio Péréné.

Nous traversons un *matorral*, où les grandes *canas bravas* formaient voûte au-dessus de nos têtes. Tout à coup, à un détour du sentier, je me trouvai en présence d'une vision que je n'oublierai jamais de ma vie.

Deux Indiens s'avançaient, drapés dans leur *cuchma* fauve. Imberbes, les cheveux longs, la figure peinte de traits rouges dont l'un partait du nez pour se terminer en spirale à la tempe, ils étaient de même taille : mais l'un portait au front un bandeau blanc dans lequel une plume de perroquet était plantée à l'arrière de la tête. Sous le bras, il avait une brassée de flèches, longues comme lui-même, et un arc de même longueur dont la corde lui passait sur l'épaule. On devinait que l'autre était sa femme. Elle n'avait ni arc, ni flèches : au lieu d'une couronne, elle avait au front une liane qui lui passait sur le dos et soutenait un lourd panier de jonc.

“ — *Chunchos* ” (Indiens sauvages), me souffla le guide.

Je n'avais pas attendu cette indication pour comprendre. Je tirai un peu mon cheval à gauche et regardai avec sympathie ces gens à qui j'aurais voulu dire une parole d'a-

mi ou suggérer quelque bonne pensée au passage. Eux, farouches, marchaient droit devant eux, sans tourner la tête et sans paraître me voir. Il me sembla lire dans leurs regards le ressentiment du propriétaire qu'on vient troubler chez lui, et qui, ne pouvant se faire justice, se venge en ignorant l'intrus.

\* \* \*

Longtemps je chevauchai dans le sentier, montant, descendant, avec la vision des deux Indiens de la pampa. Le jour baissait. Nous longions le rio Paucartambo, à mi-hauteur de la berge. Au bas de la rivière se frayait un cours tourmenté à travers les rochers. A chaque ruisseau tombant de la montagne, il fallait aller au fond, puis remonter. La nuit ne tarda pas à venir.

Nous étions en pleine forêt vierge. Les nappes de feuillage qui pendaient des grands arbres, comme une gigantesque draperie, prenaient des formes fantastiques. La lune s'était levée dès la fin du jour. Elle semait une clarté blanche sur la forêt de la rive opposée. Par endroits, à travers la déchirure des lianes, un rayon cru mettait des nappes de lumière sur les troncs qui bordaient le sentier, et rendait plus profonde l'ombre où nous entrions.

Des cris, des sifflements d'abord espacés, bientôt continus et formant un vaste concert, partaient de toutes parts. Joie, désir, plainte, menace : il y avait de tout dans la bruyante respiration de la forêt. C'était d'un effet puissant et profond.

\* \* \*

Affaissé sur le pommeau de la selle, fatigué de la laborieuse journée, de tant de sensations diverses, je laissais aller mon cheval, ayant à peine assez conscience encore de la réalité, pour suivre les indications du guide qui, derrière moi me criait : *Arriba* (en haut), *Abajo* (en bas), aux bifurcations du sentier.

Tout à coup le son d'une cloche se fit entendre à une faible distance, c'était *l'Angelus* qui sonnait à la mission de San Luis. Je sortis de mon assoupissement.

• • •

*L'Angelus*, c'était le voisinage de frères en Jésus-Christ, le repos après la laborieuse journée, c'était Jésus lui-même présent au fond de la Forêt, c'était la bonne nouvelle annoncée aux tribus encore assises dans les ténèbres. . .

Les deux Indiens que j'avais rencontrés dans la pampa me revinrent à la pensée. Cette fois, ce fut avec consolation et espérance.

### XIII

UNE ENTRÉE PEU TRIOMPHALE — LA MISSION DE SAN LUIS —  
SUR LA ROUTE DE SOGORMO — LES CHUNCHOS CHEZ  
EUX — CIVILISÉS REDEVENUS SAUVAGES —  
UNE DEMI-HEURE DE FRANCE DANS  
LA CLAIRIÈRE DU PAUCARTAMBO

Au bord d'une place carrée où les rayons de la lune tremblaient dans les herbes, un bâtiment, bas comme les cabanes environnantes, mais occupant un des côtés de la

place en entier, révélait la demeure des missionnaires. A travers une porte ouverte, je vis un autel et des cierges allumés. Je me laissai glisser à terre, et, n'ayant plus la force de me mettre à genoux, je m'appuyai au mur de la chapelle, tandis que le guide donnait l'éveil au couvent. Un instant après, soutenu par un Père et un Frère, je me trouvai dans une petite rez-de-chaussée où une lanterne allumée me permit de distinguer une couchette sur laquelle j'allai me pâmer.

Quand je revins à moi, on m'humectait les tempes avec un linge imbibé d'eau. Les bons soins dont je fus l'objet ne tardèrent pas à me remettre sur pied.

Je pris une bonne dose de quinine et je me reposai au couvent toute la matinée du lendemain.

Dans l'après-midi, je passai en *balza* (radeau) le Paucartambo pour visiter une des *haciendas* de la *Peruvian Corporation*, " La Magdalena ". Chemin faisant, je rencontrai un Indian Campa qui, accompagné de sa femme, revenait de chercher du sel et s'en retournait dans sa tribu. Le lourd fardeau était suspendu à la tête de la " dame " ; le mari, lui marchait allègrement, uniquement chargé de son arc et de ses flèches.

\* \* \*

La mission San Luis fut fondée le 21 juin 1886 et, à cause de la fête du jour, dédié à saint Louis de Gonzague, par le Père Gabriel Sala, un des plus actifs et des plus intrépides Franciscains qui soient sortis d'Ocopa. Autour de la Mission ne tarda pas à se former un village habité par des Péruviens de la côte de la Sierra.

Quant aux Indiens Amouèches qui peuplent la région, ils sont restés dans la forêt, chassant et pêchant, isolés les uns des autres, et changeant de quartier fréquemment. Quoi qu'un certain nombre d'entre eux soient devenus chrétiens, les Pères n'ont pas encore pu les décider à avoir une demeure stable et à se grouper en villages.

• • •

Je voulais voir une mission plus perdue dans les bois, n'ayant pas de paroissiens blancs, ni de bureau de poste et de télégraphes, ni d'*hacienda* américaine dans les environs. On m'indiqua la mission de Sogormo.

Le surlendemain de mon arrivée, je fis seller les chevaux que, par parenthèse, des vampires avaient fort maltraités pendant la nuit et qui ne semblaient pas demander mieux que d'aller au grand air de la montana.

La pluie commençait à tomber ; mais j'étais muni d'un bon manteau de laine, tandis qu'Édilberto allait étrenner un *puncho* fauve que je lui avais acheté à Tarma.

• • •

Nous partîmes donc pour visiter la Mission de Sogormo, avec un jeune Indien Campa pour guide.

Nous commençâmes par remonter le Shuaro, qui n'est qu'un torrent, par endroits profondément encaissé et n'ayant que peu d'eau en cette saison. Nous le suivîmes assez longtemps à l'intérieur du lit. Nos chevaux, habitués sans

d  
g  
C  
b

ri

ca

sci

sa

me

gri

tez

une

plus

J'eu

ou à

se g

fois

susp

à cel

part

main

fonça

surpr

En

entenc

doute à ces équipées, n'avaient pas l'air étonné du nouveau genre de route nationale que nous leur offrions. Le guide Campa, qui allait à pied, était naturellement le moins embarrassé de nous cinq, hommes et bêtes.

Ce fut bien pire quand nous finîmes par sortir de la rivière.

Sur la piste malaisée et que la pluie rendait glissante, le cavalier avait à lutter contre les lianes, contre les herbes sciantes et tranchantes, contre les branches à hauteur de sa tête, parfois coupée et tenant leur pointe en arrêt, comme un savant engin de guerre, sous un voile de plantes grimpantes où l'on ne s'attendait pas à les rencontrer. Ajoutez qu'à chacune de ces rencontres, c'était, sur notre dos, une douche en pomme d'arrosoir, supplément à l'effusion plus calme que la pluie ne cessait de nous administrer. J'eus vingt fois à ramasser mon chapeau et mes lunettes, ou à les faire chercher dans le ravin par l'agile Campa qui se glissait comme un serpent à travers la brousse. Vingt fois aussi je faillis avoir un sort pire qu'Absalon, car rester suspendu par les cheveux est un sort assez doux comparé à celui d'un homme suspendu par le cou. Il fallait, la plupart du temps, se coucher sur le cheval, tête en avant, la main au chapeau, s'efforçant de faire bloc avec la bête, en fonçant avec elle à travers le rempart obscur et fertile en surprises d'une végétation inextricable.

\* \* \*

En arrivant au tournant d'une gorge sombre, nous entendîmes un froissement de branches, puis des pas dans

le sentier. Bientôt, deux mules, chargées de bâts larges et qui se balançaient en cadence, furent devant nous, poussés par deux hommes armés de bâtons, le fusil en bandoulière, le chapeau rabattu sur la figure, mais que je n'eus pas de peine à reconnaître pour des Blancs.

Je leur fis place de mon mieux. Ils passèrent, sans ralentir le pas, sans lever la tête, pressés, semblant obsédés d'une idée, et ne voyant que vaguement tout le reste.

Quel était le mystère de ces deux vies ? Que venaient faire, dans ces sauvages solitudes, ces deux enfants d'une patrie civilisée ? Quelle série d'événements, d'aventures sans doute, les avait amenés dans ce sentier ? Ces réflexions, et beaucoup d'autres semblables, me suivirent longtemps à travers les péripéties de ma lutte contre la forêt vierge.

J'étais surtout frappé de l'allure farouche de ces deux civilisés, en tout semblable à celle des deux sauvages que j'avais rencontrés dans la pampa de La Merced. Est-ce que la civilisation et la barbarie, placées dans les mêmes conditions, se rejoignent et se valent ? Ce que nous appelons le progrès, n'est-ce pas seulement une forme plus compliquée, plus savante, plus raffinée, que nous donnons à l'exercice de nos facultés humaines sans que cette forme nous rende meilleurs, sinon dans la mesure où notre idéal moral s'élève et où notre conduite, en suite de cet idéal nous rend plus agréables à Dieu et aux hommes, plus sociables, plus charitables, plus humains ?

\* \* \*

Patatras !... Pour la vingt et unième fois, mes lunettes tombent par terre. L'endroit paraît propice aux recherches ; mais, en dépit de nos efforts à nous trois, l'heure étant avancée, je dois partir sans les retrouver. C'est la troisième paire, depuis le commencement du voyage. Comme il ne me reste que des morceaux des deux autres, je vais continuer à tâton, jusqu'à Sogormo, mes réflexions philosophiques et mon escrime contre les mauvaises branches.

Dans cet amoindrissement de mes moyens d'action, comme pour me narguer, la pluie cesse et le soleil filtre quelques clairs rayons à travers le dôme des grands arbres de la forêt. Les perruches criardes, là-haut, semblent plus moqueuses qu'à l'ordinaire.

Nous approchons, au dire du guide, d'une case d'Amouéches. Je décide qu'on s'y arrêtera un moment, pour que ma myopie ne me prive pas tout à fait du plaisir de la voir.

\* \* \*

Nous trouvâmes les *Chunchos* accroupis sur des nattes au centre d'un rustique abri, monté sur des poteaux de bois. Ils étaient drapés dans la *cuchma* (manteau couleur brique) qu'ils fabriquent eux-mêmes avec les fibres d'un palmier, et qui les couvre de toutes parts, sauf un trou par lequel ils passent la tête.

Celle-ci est ornée d'une longue chevelure noire, forte, lisse et abondante, que les hommes retiennent autour du front par une couronne en écorces d'arbres et dans laquelle ils piquent une plume sur l'occiput. Tous ont la figure bigarrée

de rouge, d'après des dessins assez compliqués, qui paraissent être les mêmes pour la tribu. Les enfants, que les mères allaitent ou portent sur leurs bras, ont déjà la figure peinte et paraissent heureux de ressembler, sur ce point, au reste de la famille.

Comme ornements les femmes ont des colliers de graines, de dents, de plumes, et des bracelets qu'elles brodent elles-mêmes avec des fibres de différentes couleurs. Les hommes ont en écharpe une sorte de cordon, de même composition que les colliers des femmes, et que les Espagnols ont appelé *banda*. J'achetai, et sans marcher sur le prix, une de ces *bandas* qu'on me céda de bon coeur.

\* \* \*

L'accueil, à la mission de Sogormo, fut cordial, comme il l'est toujours chez les missionnaires. L'habitation et la chapelle sont situées dans une *pampa*, au bord du Paucartambo. Tout autour, des montagnes vertes s'étagent en amphithéâtre.

Ce centre d'évangélisation fut fondé par le P. Sala, en 1888. C'est la plus isolée des Missions franciscaines. Celle d'Oxapampa, sur le Pozuzo, à deux journées de chemin plus loin, est au sein d'une colonie allemande établie là depuis de longues années et qui communique plus facilement avec le Cerro de Pasco qu'avec La Oroya. Quand aux missions que les enfants du Patriarche d'Assise ont sur l'Ucayali (y compris celle de Puerto Bermudez, sur le Pichis), elles sont desservies par la navigation à vapeur, ce qui les fait graviter déjà dans l'orbite du monde civilisé.

J'arrivai à temps, le 26 août, pour chanter, avec le bon Père Santiago Hormachea et le Frère lai, son compagnon, les premières vêpres de sainte Rose de Lima, dont la fête se célébrait solennellement, danstout le Pérou, le lendemain.

\* \* \*

J'allai ensuite visiter une famille amouèche des environs. Pareille entreprise ne demande pas moins d'une demi-journée, toutes les cases étant dispersées dans les endroits les plus inaccessibles de la forêt.

Ces cases se composent de quatre, huit ou douze pieux plantés en terre et recouverts d'un toit en feuilles de palmier, assez artistement tressé. Ni murs ni cloisons quelconques ; aucun meuble, pas de provisions. L'homme va à la chasse ou à la pêche ; la femme cultive quelques pieds de manioc dans un coin de la forêt où l'on a mis préalablement le feu ; deux ou trois bananiers poussent à proximité de la case. La nuit venue, on se couche par terre, les pieds tournés vers le feu, qui sert à la fois à réchauffer les gens et à éloigner les bêtes fauves de cet asile ouvert à tous les vents.

Au bout d'un an ou deux, la chasse ne donnant plus, quelque voisin incômmode s'étant installé trop près, ou pour tout autre motif, souvent même sans motif, sans autre but, semble-t-il, que d'affirmer son indépendance absolue, la famille disparaît. Nul ne sait où elle est allée.

\* \* \*

Le lendemain, après la messe de sainte Rose, j'allais repartir et j'étais occupé assez mélancoliquement à ajuster mes fragments de lunettes, lorsqu'un jeune Indien, à la figure éveillée, joufflue, accourut en toute hâte, m'apportant les lunettes perdues. Il m'avait entendu exprimer mon embarras. Il s'était informé, auprès du guide Campa, de l'endroit où l'accident était arrivé et, avec le flair propre aux sauvages, il avait réussi à retrouver, dans cette végétation où toutes les feuilles sont luisantes, les deux verres précieux qui manquaient à mon bonheur. J'admire sa dextérité, je veux récompenser son obligeance.

“ — Il n'est Indien que par sa mère, me dit le P. Santiago ; son père, un nommé Hennings, est originaire du Holstein. Il habite la forêt, pas loin d'ici ”.

\* \* \*

Ravi d'avoir retrouvé mes yeux, je crus que je n'en pouvais faire un meilleur usage que de commencer par aller voir la famille de mon petit prodige.

Un précoce vieillard, à la figure jaune, émaciée par la fièvre, m'accueillit sous la véranda d'une case à claire-voie en lattes assez artistement bâtie, par un salut chrétien qui me fit grand plaisir.

“ — *Gelobt sei das heiligste Herz Jesu !* (Loué soit le très sacré Cœur de Jésus !) ” me dit-il en me baisant la main.

Venu à Sogormo comme charpentier du P. Sala, il s'était marié à une jeune Amouèche baptisée. Quand il fut rentré à Lima, sa femme, reprise par les instincts volages de sa race, l'abandonna et s'en retourna dans les bois. Le P. Sala-

réussit à la retrouver et la lui rendit. Pour éviter une nouvelle fugue, le pauvre homme prit le parti de se fixer en pleine montagne. Cela ne servit de rien. L'indienne courut encore.

Il me présenta ses deux enfants et son compagnon, un Espagnol, avec lequel il s'occupe de défrichements et de culture dans la forêt.

• • •

J'avais quitté ce lieu de misère depuis une demi-heure à peine, quand le sentier déboucha dans une clairière où des troncs d'arbres calcinés allongeaient leur squelette noirci parmi des touffes de manioc et des enchevêtrements d'ignames.

“ Bonjour, monsieur le curé ! ”

L'homme qui m'adressait ce salut en bon français sortait, un hoyau à la main, d'un rideau de haricots ramés où jusque-là il avait été dissimulé.

Ce ton de voix, cet accent, cette formule de politesse... J'en étais comme pétrifié.

“ Comment ! Vous, un Français ici ? ”

“ — Eh ! Oui, monsieur le curé, et c'est une assez triste histoire. ”

“ — Je m'en doute bien un peu, mon bon ami. Racontez-moi donc cela. ”

Et tous deux, lui, le hoyau à la main, moi, sur mon cheval, nous restons là une bonne demi-heure à causer comme nous l'aurions fait au coin de la cheminée ou le long d'une

allée de buis en France. Le lourd soleil du matin nous décochait des rayons irrités. A deux pas, l'ombre des grands arbres nous offrait un *buen retiro* un peu moins extravagant. Nous n'y pensions pas !

\* \* \*

Il était d'Orange. Emigré au Pérou, il avait trouvé à Lima une place de cocher de 50 *soles* (125 francs) par mois " et rien à faire ". Ayant, un jour, accompagné M. Hennings à une hacienda que celui-ci possédait au Chanchamayo, il arriva au moment de la récolte du café et fut ébloui en voyant avec quelle aisance on en faisait des monceaux que les agents de la Société *Peruvian* payaient 30 *soles* (75 francs) le quintal sur place. Il quitta son maître, malgré les sinistres prophéties de celui-ci et se mit à défricher un coin de la forêt. Mais, pendant que ses plants de caféiers montaient, les prix du café dégringolaient. Lorsqu'arriva la récolte, il dut la vendre à des prix dérisoires. Il avait fait quelques dettes pour frais de premier établissement... Fatigué, découragé, il eut vite fait de se laisser prendre par la fièvre qui l'abattit complètement.

" — Vous pensez, monsieur le curé, quelle était ma situation. La mort eût été une délivrance. Je guéris. Avec les forces le courage est revenu. Le café n'allant plus, j'ai planté de l'aciote (rocou). Vous verrez ma plantation là-bas, où le sentier commence à monter. Les pieds sont beaux, les gous-ses sont mûres. Hier, avec mon compagnon, un Espagnol, j'en ai porté pour 20 *soles* (50 francs), à la *Peruvian* du Péréné.

“ — Comment ! Alors c'est vous que j'ai croisés, là-haut, au fond du ravin, au tournant . . . Et vous ne m'avez pas seulement regardé !

“ — Je vous ai vu monsieur le curé, et bien vu, et de loin . . . On a des yeux, . . . et même un fusil, au besoin, pour s'en servir . . . Mais vous me croirez : quand on a trimé des mois, quand il faut faire vingt kilomètres le matin, sous la pluie battante, avec la consolation d'en avoir autant à faire le soir, pour recevoir vingt *soles* à se partager à deux, et qu'on ne touche que pour les porter à Pierre ou à Paul à qui on les doit et qui pour tout merci, vous demande sur un ton rogue quand vous leur apporterez le reste, on a le cœur . . . comment dirai-je ? pas tourné aux salamalecs, quoi ! On est comme la bête des bois, comme le jaguar qui, lui, je parie, doit se dire parfois, quand il rencontre un *pécari* (porc sauvage) : “ Ce pauvre *pécari* ! Il est bien gentil et je lui dirais bien bonjour ; mais il faut vivre, et le plus simple est de le manger. ”

Et, ce disant, le natif d'Orange riait, d'un bon rire, qui corrigeait amplement l'apparente férocité de son discours.

Il voulut me retenir à déjeuner. On tuerait une poule. On boirait une bouteille de vin de Côte Rôtie qu'on tenait en réserve pour les grandes occasions . . . Il m'était impossible de céder à ces instances, quelques sincères et pressantes qu'elles fussent. Je fis à cheval le tour de la pauvre case, sous les bananiers où des perroquets tenaient compagnie à quelques poules. Je saluai son compagnon, à qui semblait dévolu le soin du ménage.

Avant de quitter mon compatriote, je lui dis quelques

mots plus graves. Je lui rappelai son enfance chrétienne. Je l'invitai à se confier en Dieu.

“ — Vous ne l'avez sans doute pas oublié ?

“ — Dieu ? Comment pourrais-je l'oublier ? Nous tenons tout de lui !

• Nous avions des larmes aux yeux l'un et l'autre. Je dus lui promettre de lui écrire à mon retour à Lima.

Je fus fidèle à ma promesse, sans espoir, du reste, que ma lettre parvint à destination, là-bas, au fond des bois. Et en effet, je n'ai plus eu de nouvelles du Français qui me salua, le jour de sainte Rose 1909, dans la clairière de la *montana* du Paucartambo...

#### XIV

##### L'ŒUVRE DES MISSIONNAIRES FRANCISCAINS — UN PATRON QUI SE DÉPLACE

De retour à San Luis, j'employai le reste de la soirée à réparer les avaries les plus criardes de mon costume. Il gardait, on le comprend maint souvenir de l'équipage des jours précédents. Edilberto lava dans la rivière ses habits blancs, qui, sous la pluie de la veille, étaient devenus couleur chocolat : le beau *poncho* fauve de Tarma ne s'était pas révélé d'une fixité de teint irréprochable !

Entre temps, j'assistai à l'office du soir de sainte Rose, dans la pauvre chapelle de la mission.

J'étais heureux de voir, mêlé aux plus importantes journées de mon voyage, le souvenir de l'admirable vierge de Lima.

\* \* \*

Je quittai San Luis, le lendemain (31 août) et passai le Paucartambo, sur le pont-suspendu de la *Peruvian Corporation*, laquelle possède dans la région six grandes *haciendas* de café. Le directeur général, M. Furlong, me reçut avec une politesse exquise.

Après le déjeuner, nous allâmes deviser sous la véranda. Un italien, son comptable, à moitié paralysé par la fièvre et les rhumatismes, mais d'un esprit très ouvert, et s'exprimant avec aisance, nous tenait compagnie.

\* \* \*

La conversation tomba naturellement sur les missions des Pères Franciscains. L'italien nourrissait contre elles toutes sortes de préventions.

A l'entendre, les missionnaires avaient le tort de se faire sauvages avec les sauvages, au lieu de transformer ceux-ci en hommes civilisés. " Et, ajoutait-il, au lieu de leur enseigner à travailler, ils les laissent croupir dans leur vie insouciant et vagabonde. Ils croient avoir fait assez quand ils ont obtenu d'eux l'acceptation du baptême avec quelques pratiques d'un christianisme tout superficiel, consistant en

formules et en observances rituelles dont ces pauvres enfants de la forêt ne comprennent pas le sens..."

\* \* \*

Autrefois, quand on instruisait le procès des missionnaires jésuites, on leur reprochait tout le contraire : " ils avaient, disait-on, pris trop d'ascendant sur leurs néophytes ; ils exerçaient une autorité trop absolue ; ils embrigadaient des tribus entières dans une sorte de république organisée à la façon des sociétés civilisées ; ils les obligeaient à renoncer à la vie errante ; ils leur imposaient la loi du travail et faisaient produire à ces collectivités, sagement dirigées, des richesses qui ne restèrent pas longtemps sans être jalouées et convoitées . . . "

Et après ?

Est-ce une raison d'oublier le dévouement admirable de ces pionniers de l'Évangile et de méconnaître les résultats très appréciables qu'en dépit du peu de moyens dont ils disposent et des entraves qu'on oppose à leur action, ils obtiennent parmi les tribus indiennes de l'Ucayali et de quelques-uns de ses affluents ?

Car, il ne faut pas l'oublier, les Franciscains sont pauvres. Le gouvernement qui devrait leur fournir les moyens de se recruter, de vivre, de fonder des établissements, de donner une formation agricole ou industrielle à leurs néophytes, leur alloue un subside dérisoire. Il veille, par contre, avec un patriotisme qu'il est permis de trouver un peu susceptible, à ce que l'Œuvre de la Propagation de la Foi, qui a

son siège à Lima et qui ne trouvera jamais, au Pérou, que des ressources très restreintes, demeure exclusivement péruvienne, sans aucune affiliation à la grande Œuvre, de même nom, qui a son centre à Lyon et qui pourrait aider les missionnaires dans des proportions plus sérieuses.

Et que dire des chercheurs de caoutchouc et autres " civilisés " qui parcourent la forêt, enlevant, embauchant et, la plupart du temps, débauchant tout ce que le missionnaire, souvent au prix de longs efforts, est arrivé à élever, à purifier, à instruire et à établir ?

Telles sont quelques-unes des réflexions que j'échangeai, en une discussion d'ailleurs très courtoise, avec le comptable de la Peruvian Corporation, tandis que M. Furlong surveillait l'arrivée de quelques lots de café et venait, par moments, nous écouter et nous suggérer des formules de conciliation entre des opinions trop tranchées.

\* \* \*

L'aimable directeur insista pour me retenir jusqu'au lendemain. Mais je ne pouvais retarder mon départ.

Me voyant décidé à poursuivre ma route, il fit mettre à l'eau un métis de ses employés pour chercher un gué dans le Paucartambo. La rivière, en cette saison, est très basse. Le métis prit mon cheval par la bride et marcha devant, par le banc de gros cailloux qu'il avait exploré; il me conduisit ainsi à l'autre bord sans encombre, m'épargnant un détour de deux lieues par le pont.

Avant de m'enfoncer dans la pampa, je saluai une der-

nière fois l'obligeant et aimable gentleman, qui, de l'autre bord, assistait au succès de l'entreprise.

Le 1er septembre, après une nuit passée sous une moustiquaire à la Merced, chez notre hôte italien, je me rendis à San Ramon.

Le bon Père Antonio, gardien du Couvent de San Luis, était là, l'occasion de la fête patronale du village Saint-Raymond-Nonnat. Il interrompit les baptêmes, mariages, confirmations et autres fonctions religieuses, qu'il exerçait depuis deux jours sans discontinuer, pour me faire célébrer le saint sacrifice.

Puis il reprit la série de ses fonctions jusqu'au déjeuner. On lui apportait à baptiser des enfants déjà grandelets et qui remplissaient la petite chapelle de leurs cris aigus.

\* \* \*

Tout à coup, un Cholo, portant une volumineuse balle sur le dos, fit son entrée, à petits pas serrés et vigoureux ruisselant de sueur et s'épongeant de la main.

Il ouvrit sa balle sur le sol de la chapelle et en tira une statue de l'Enfant Jésus, à laquelle il ajusta deux objets emballés à part, un globe bleu, qu'il lui mit dans la main, et une couronne dorée, sur la tête.

Puis il attendit patiemment que le Père, toujours très occupé, voulût bien regarder de son côté.

Quand ce fut son tour, je me rapprochai pour ne rien perdre du dialogue qui allait s'engager.

Le Cholo expliqua qu'il venait de Vitoc, où l'on allait faire la fête du patron, lequel était. *El Nino* l'Enfant Jésus. On ne pouvait espérer avoir le Père ; on le savait très surchargé de besogne. Alors on avait décidé que, le Père ne pouvant venir au Patron, le Patron viendrait au Père. Si le Père pouvait dire *una misita* (une petite messe) devant *El Nino*, le messenger reporterait la statue là-haut et cela ferait sans doute le même effet que si le Père était venu en personne.

Le missionnaire, en quelques mots paternels, essaya de faire comprendre au brave homme qu'il exagérait l'importance de la conjonction de la statue et de la messe. Mais, voyant bien vite que c'était peine perdue, il coupa court, en déclarant que sa messe n'était pas disponible ce jour-là, ni les jours suivants.

Le Cholo était consterné. De grosses gouttes de sueur lui tombaient du front et ruisselaient sur son *poncho* brun, rejointes en route par des larmes, très grosses aussi, qui lui sortaient des yeux :

“ — *Taita !* (Père !) *Taita !* ” répétait-il.

Touché sans doute, comme je l'étais moi-même, de tant de simplicité, le missionnaire finit par entrer en composition :

“ — Voici, dit-il, ce que je puis faire pour vous. Je vais bénir la statue... Vous entendez?... Cette bénédiction lui restera ; elle ne se perdra pas en route ; la statue arrivera bénite à Vitoc. Vous pourrez fêter votre patron à vo-

tre aise... Quant à la messe, si vous tenez à ce que j'en dise une à l'intention des gens de Vitoc, je la dirai ou je la ferai dire par un de nos Pères, à San Luis, dès que nous le pourrons."

\* \* \*

Un indicible soupir de soulagement souleva la large poitrine du Cholo.

" — Oh ! merci ! *Taita*, merci ! ", répétait-il, en baisant la main du missionnaire.

Cependant son front se rembrunit. Une pensée inquiétante parut le préoccuper. Il hésita, chercha ses mots et finalement balbutia :

" — *Pues, cuanto tendremos que pagar ?* (Combien aurons-nous à payer ?) "

Avec beaucoup d'aisance, le Père répondit :

" — Pour la bénédiction de la statue, rien ! Quant à la messe, si vous voulez qu'on la dise à votre intention, ce sera l'honoraire ordinaire, un *sol* (2 fr. 50).

Nouveau et plus profond soupir de soulagement du pauvre homme.

Il souleva son *poncho*, chercha dans sa ceinture, en tira un chiffon qu'il déploya avec précaution. Quelques *soles* apparurent : la collecte, sans doute, des gens de Vitoc, ou la mise du majordome, en vue d'exigences pécuniaires dont on ignorait le montant, mais qu'on avait estimées beaucoup plus fortes. Le trésor, diminué d'un sol, fut de nouveau

enroulé et disparut sous le *poncho* de l'heureux messager.

Puis, pendant que le Père retournait à ses baptêmes, confirmations et mariages, l'infatigable Cholo réemballait le globe bleu, la couronne dorée et la statue, s'accroupissait pour se passer les courroies sur les épaules, et, chargé de son fardeau, à petits pas serrés, disparaissait par la porte grande ouverte, dans la lumière crue que le soleil de midi répandait sur la pampa de San Ramon.

\* \* \*

Mon Italien de la *Peruvian Corporation* aurait, sans doute, trouvé à critiquer dans cette affaire. On réussit facilement à dire des paroles sensées en parlant contre l'abus des cérémonies cultuelles. Nous sommes tous d'accord là-dessus, beaucoup plus que ne paraissent le supposer ceux qui en font des griefs à l'Église catholique. Mais on risque de mal poser la question. Il s'agit non de savoir si des observances extérieures, dénuées de toute vertu intérieure, sont vaines et condamnables, mais plutôt de décider s'il convient d'enseigner à des populations primitives une morale et un dogme purement abstraits, ou s'il n'est pas permis, s'il n'est pas utile, d'envelopper ce dogme, cette morale, dans des symboles qui parlent aux sens et se font, par suite, plus facilement comprendre et accepter.

Examiné, à ce point de vue, qui me semble parfaitement défendable, le geste du missionnaire de San Luis, et même, jusqu'à un certain point, celui du Cholo de Vitoc, ne laisseront rien à désirer, sinon qu'au lieu d'un Père Antonio,

obligé de rayonner sur un territoire grand comme un département français et condamné à donner des explications très laconiques à une population peu cultivée, il y ait un plus grand nombre de missionnaires, dévoués et désintéressés comme les Pères Franciscains, pour faire rayonner la salutaire influence de l'Évangile sur ces contrées " mûres pour la moisson, comme disait Notre-Seigneur, mais où manquent les ouvriers ".

XV

À HUACAPISTANA — LES IDÉES D'UN PASTEUR ANGLICAN —  
DIX HEURES DE DANSE — SOUS LE NUAGE À LIMA

Après avoir déjeuné avec le P. Antonio chez l'ingénieur de la route du Pichis, je poursuivis ma route, en forçant l'étape, jusqu'à Huacapistana où j'arrivai la nuit close.

Là je rejoignis M. Moss, pasteur anglican de Lima, qui, lui aussi, revenait de la *Peruvian* du Péréné. Nous nous entendîmes assez facilement.

M. Moss n'a aucune visée de prosélytisme ni même de fonctions religieuses dans ses tournées au Chanchamayo. Il est tout entier à la chasse aux papillons, qu'il fait, dit-on, pour le compte d'une maison anglaise, et où il est d'une science consommée. C'est lui qui a publié les beaux albums de photographies du chemin de fer de La Oroya et de la route du Chanchamayo, bien connus et qui sont tout à fait artistiques. M. Moss est un esprit ouvert, curieux de toutes sortes de sciences. Il a, de plus, un caractère liant, très

so  
l'h  
les  
Il  
fai  
l  
par  
en  
hon  
gieu

Je  
ble st  
la vis  
et de  
profoi  
Ent  
" bon  
Cordil  
vage d  
je vis  
Une co  
ses jam  
Je m  
Ce m  
de pisco

sociable. Je le trouvai, après dîner, dans une chambre de l'hôtel, occupé à se faire chanter des *jaravies* indigènes par les enfants de l'hôtelier ; il en notait les airs sur un carnet. Il veut composer des cantiques adaptés à ces airs et les faire chanter aux réunions de son culte.

L'idée est très intéressante. Elle mériterait d'être reprise par quelque membre du clergé catholique, au Pérou. C'est en somme, l'application d'une méthode autrefois fort en honneur dans l'Eglise et d'où sont sorties nos mélodies religieuses les plus populaires.



Je passai la journée du 2 septembre dans cette agréable station, à l'orée de la forêt, ayant peine à m'arracher à la vision de la nature tropicale, et à tout le mystère de vie et de lutte entre le bien et le mal qui se cache dans ses profondeurs.

Entre Huacapistana et Palca se renouvela la scène du " bon Samaritain ", qui avait marqué ma descente de la Cordillère. Au-dessous de Carpapata, à l'endroit le plus sauvage du défilé granitique où passent la rivière et la route je vis un Cholo couché au bord du chemin, face au précipice. Une corde, grossièrement passée autour de son torse et de ses jambes, l'attachait à une saillie du rocher.

Je m'empressai de descendre de cheval.

Ce malheureux venait de vider d'un trait une bouteille de *pisco*, à l'auberge du tournant d'en bas, et il s'était aba-

tu tout à coup ivre mort à cet endroit. Son compagnon l'avait attaché au rocher pour qu'un faux mouvement ne le précipitât pas dans la rivière, à cinquante mètres au-dessous de la route

Ne jugeant pas la précaution suffisante, et voyant le pauvre homme en plein soleil, je le transportai, aidé d'Edilberto en un endroit plus sûr, à l'ombre. Ma trousse de pharmacie étant à peu près vide, je ne pus rien faire de plus.

L'alcoolisme sévit dans la Sierra. C'est un fléau contre lequel catholiques et incroyants devraient se liguier : Les paroles volent, les actes demeurent. En opérant le bien, les actes constituent, en même temps, la plus solide de sapologies, celle qui est toujours assurée d'avoir les suffrages des esprits élevés et des cœurs droits.

\* \* \*

La nuit du 3 au 4 se passa à Palca, et l'étape suivante me conduisit à Tarma.

J'étais fatigué, malade, tout à fait à bout de forces.

J'éprouvais un impérieux besoin de me reposer quelques jours avant d'affronter le passage de la Cordillère. N'ayant pas gardé bon souvenir de l'*Hôtel Umberto Primo*, je m'adressai à l'*Hôtel Roma*. Hélas ! c'était tomber de Charybde en Scylla !

Mais aidé d'Edilberto, et la patience faisant le reste, j'arrivai à passer, dans ce campement lamentable, quelques jours supportables.

\* \* \*

J'y gagnai d'assister, la veille de la Nativité de Marie, à une danse religieuse en l'honneur de la Sainte Vierge, comme, seuls dans le monde entier, je crois, les Indiens de la Sierra savent en faire.

La danse et la musique commencèrent à midi et demi, le 7 septembre, et durèrent, sans interruption et sans changement d'exécutants, jusqu'à six heures et demie. Il y eut alors une pause de vingt minutes ; puis l'exercice reprit, toujours avec les mêmes personnes, jusqu'à dix heures du soir, tandis-qu'on tirait sur la place le feu d'artifice.

Le lendemain, quand j'allai dire la messe de six heures, la musique faisait rage, et les danseurs étaient déjà à leur poste.

Ce n'était là que le prélude de la grande procession, qui devait sortir de l'église à dix heures, faire le tour de la ville avec la bande des danseurs, triplée par l'adjonction de deux autres bandes, et ne finir que dans l'après-midi.

\* \* \*

Ces danses religieuses furent introduites au Pérou par les religieux espagnols, au XVIe et au XVIIe siècles. L'usage s'en est conservé. C'est dire qu'elles répondent à un instinct populaire. Comme, d'autre part, tout y est fort convenable, il n'y a que des esprits chagrins ou prévenus qui pourraient trouver à y redire.

Où commence le mal, c'est quand toute la religion d'un individu ou d'une collectivité se borne à ces manifestations tapageuses, et, il faut bien l'avouer, en maint pays du continent sud-américain, ce mal sévit dans des proportions affligeantes.

J'ai dit, ailleurs, au cours de ce voyage, ce que j'en pensais.

Je me contenterai de noter ici que ce serait faire un raisonnement très peu logique d'en conclure que ces manifestations elles-mêmes sont condamnables. Il leur manque ce qui devrait en être le complément, ou si l'on aime mieux la base inséparable : l'esprit et la pratique d'un christianisme éclairé. Mais ceci peut et doit exister (comme on le voit dans des pays catholiques mieux favorisés) sans exclure cela.

La religion ne peut que gagner à se rendre, par des démonstrations sensibles et des réjouissances publiques, le plus populaire possible, pour augmenter d'autant son influence.

#### ÉPILOGUE

On me faisait craindre que ma fatigue ne fût une fausse attaque de paludisme, et on me pressait de retourner à Lima. Je fis mes préparatifs de départ et arrivai heureusement à La Oroya, le 8 septembre, au soir.

Je revis une à une, en sens inverse, les différentes zones de végétation que j'avais notées à la montée. Dans la vision de la *montana* qui s'estompait au fond de mes souvenirs,

ell  
for

I  
dés  
que

E

je v  
une  
soir,  
un c  
une

nous  
wagc  
la nu

La  
de va  
que le  
acequ

longu  
Bienté  
du Ri  
capital

elles produisaient par leurs proportions exigües et leurs formes étranges, une impression plus vive.

• • •

Il était cinq heures du soir, quand je rentrai dans le désert absolu, aux formes chaotiques et colossales, qui marque les approches de la vallée de Lima.

En même temps, par l'échancrure inférieure de la vallée je vis apparaître un nuage gris. A Chosica, je me retournai une dernière fois vers la Cordillère. Dans la pourpre du soir, les hauts sommets découpaient leurs lignes pures sur un ciel d'un bleu profond et d'une teinte unie, comme dans une mosaïque byzantine. Un instant après, le brouillard nous envahissait et on allumait les becs électriques dans le wagon. Quand le train atteignit le bord inférieur du nuage, la nuit était venue.

La voie traversa des champs de luzerne où des troupeaux de vaches étaient parqués. A travers le feuillage des saules, que la brise humide du soir faisait trembler au bord des *acequias*, je distinguai une pâle lueur réfléchi par une longue traînée de brume. La lueur alla en augmentant. Bientôt les alignements des lampes électriques sur les ponts du Rimac m'annoncèrent que j'étais de retour dans la capitale du Pérou.